REVUE DOMINICAINE
Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXVI | Tome I | Mai 1960

Chanson de Pentecôte

Il faut vivre dans les flammes,
il faut vivre avec les Anges,
il faut que monte notre âme
aux demeures les plus hautes ;
il faut chanter vos louanges,
Esprit de la Pentecôte !

Le poids aride du jour,
Vous l'estompez de rosée,
par Vous l'âme est apaisée,
par Vous exultant d'amour
elle acclame en Vous son Hôte,
Esprit de la Pentecôte !

Par Vous les roses éclatent
de rubis et d'écarlate,
par Vous rayonne le chant
de l'alouette en plein champ,
douce ardeur, clarté sans faute,
Flamme de la Pentecôte !

Il faut chanter vos louanges,
il faut que vole notre âme
aux demeures les plus hautes,
il faut vivre avec les Anges,
il faut vivre dans les flammes,
Esprit de la Pentecôte !

(Halsou, Pays basque) Luce Laurand

De la fonction du théologien

Les titres décernés par les hommes à leurs semblables connaissent généralement une évolution qu'il n'est pas sans intérêt de méditer. Ils sont d'abord destinés à assurer des fonctions, auxquelles, secondairement, s'attache une distinction ou un honneur. Peu à peu, la distinction et l'honneur se détachent de la fonction, du moins prennent le pas sur elle, prétendent même s'en passer, quand le titre, attaché d'abord à la fonction, est devenu purement honorifique. Mais ce changement serait impossible et n'aurait d'ailleurs aucun sens, si un troisième élément ne s'était formé, dans l'esprit du public et sans doute de beaucoup de titulaires eux-mêmes, à savoir le personnage, chargé de fournir le support à l'honneur, à la considération, aux égards et aux privilèges auxquels la fonction donne droit. Mais en réalité, avant la fonction reconnue et déclarée par les hommes, il y a pour la rendre possible le don de la nature, le génie et le talent, dont nous pouvons recueillir et exploiter les fruits, qu'il nous est impossible de créer, sans lequel, en vérité, il ne se produirait rien. C'est parce qu'ont paru des Socrate et des Platon, des Homère, des Sophocle et tous les autres, qu'il y a un enseignement de la philosophie et de la littérature, des professeurs et des docteurs, non inversement.

Le titre de maître en théologie, que le Maître Général de l'Ordre de saint Dominique a daigné m'accorder et qui m'est conféré ce soir, n'a pas échappé à cette loi. Quand il fut décerné d'abord, il conférait à son récipiendaire le droit et le devoir d'enseigner avec autorité la redoutable science qui s'appelle théologie. C'est qu'en effet, une évolution remarquable venait de se produire en Occident. La science de Dieu, après avoir été liée étroitement pendant des siècles au ministère pastoral des évêques, puis à l'exhortation spirituelle dans les monastères, venait de prendre une allure scolaire, scientifique. Des maîtres dialecticiens, versés dans la logique d'Aristote et tout le savoir dispensé par les arts libéraux, entreprirent d'interroger la Parole de Dieu pour lui imprimer une rigueur

capable de satisfaire, non plus seulement la piété des fidèles, ou du moine qui méditait dans la solitude de son cloître, mais les exigences d'un esprit armé d'instruments de précision, et animé d'ambitions nouvelles, d'où allait sortir toute notre civilisation à base de raison. La théologie devient objet d'enseignement et de dispute. Les écoles se multiplient : après les écoles épiscopales et claustrales, les écoles groupées dans les grandes villes naissantes : Paris, Oxford, Cologne, et toutes les autres. Une population grouillante et remuante, vagabonde, pauvre d'argent mais avide de savoir, accourt auprès des maîtres, de ceux qui savent, qui ont du génie ou du talent. L'effervescence des esprits, le désir de briller ou d'attirer à soi la clientèle des étudiants, d'éclipser le concurrent qui enseigne dans la chaire voisine, se mêlent au désir de savoir et en menacent l'équilibre. Il fallut endiguer ce flot. Les règlements s'élaborent. Les conditions requises pour avoir le droit d'enseigner et de tenir école se précisent. Les maîtres en théologie font leur apparition. Ils ne sont que la forme canalisée et domestiquée d'une énergie qui d'abord avait agi comme une force de la nature. La fonction venait de naître.

Avec la fonction apparaissent les droits et les honneurs. Ils découlent d'abord, en grande partie, simplement des exigences du travail lui-même. Ils ne tarderont pas à gagner en importance, à prendre leur valeur propre, à être conférés et ambitionnés pour eux-mêmes. La maîtrise *honoris causa* se dessine à l'horizon.

Le personnage n'attend guère pour se former, reconnu d'abord et respecté, ridiculisé plus tard et immortalisé dans le ridicule par d'aussi terribles écrivains que Rabelais ou Molière. N'exagérons rien cependant. Tous les maîtres, qu'ils fussent de la faculté de théologie ou des arts, du droit ou de la médecine, ne furent pas les solennelles insignifiances dont la littérature a laissé le souvenir dans nos esprits. Il serait faux, assurément, d'imaginer que, faute de pouvoir retenir, de l'astre qu'avait été leur maître, l'éclat de science et de sainteté, les successeurs de saint Thomas n'en auraient conservé que la forme ou la figure, qui, d'après l'ancienne cosmologie, constituait, avec le mouvement circulaire, la per-

fection caractéristique des corps célestes. Mais il est certain, qu'au cours des siècles, à mesure que la fonction allait s'amenuisant, le titre et le personnage s'amplifiaient. Et aujourd'hui le maître en théologie est devenu, dans notre monde, tout près de ne plus être qu'un honneur et, en certains lieux plutôt restreints, un personnage, une manière de mandarin sans tresse ni moustache tombante, mais non moins singulier que son confrère d'Extrême-Orient. N'a-t-il pas été relayé d'ailleurs par son confrère plus jeune, le docteur en théologie, savant, spécialiste, au fait des méthodes modernes de la critique historique et textuelle, de tout cet outillage qui le rend plus proche des universités modernes que des facultés médiévales ?

Et cependant, il y a dans la conception du maître en théologie des traits qui, une fois débarrassés de la poussière que les siècles y ont déposée, se révèlent d'une singulière grandeur. J'évoquais à l'instant le docteur en théologie. Le doctorat confère lui aussi le droit d'enseigner dans les universités. Mais on peut s'y préparer sans enseigner. Il est même normal qu'on obtienne le doctorat avant d'enseigner. On travaille sur un sujet qu'on a choisi, seul ou avec le directeur de thèse. On en dépouille la bibliographie. On rédige un texte, qu'on soumet à des examinateurs, chargés de l'approuver en vue de la soutenance. Cette dernière heureusement passée, on est déclaré apte à enseigner au niveau universitaire. Le maître, lui, doit avoir enseigné. Le durée de cet enseignement a varié au cours des siècles. Actuellement sept années sont requises pour qu'on puisse passer l'examen préparatoire à la maîtrise, examen qui porte sur l'ensemble de la doctrine philosophique et théologique et non point sur tel point particulier, spécialement approfondi, comme il s'en va pour la soutenance d'une thèse. Cinq autres années sont requises ensuite, avant que le titre de maître ne soit conféré.

Vous me direz que c'est là pure affaire de technique scolaire, de règlements. Et qu'un examen qui porte sur l'ensemble, si vaste aujourd'hui, du savoir ecclésiastique ne peut se comparer avec la solide formation et la compétence d'un spécialiste. Aussi bien ne s'agit-il point de com-

parer ni de juger. Je voudrais simplement me demander, si derrière la vieille conception du maître en théologie, ne se cache pas une certaine manière de comprendre la théologie qu'il vaut la peine de dégager.

Pourquoi le maître doit-il avoir enseigné ? Est-ce parce qu'on ne sait vraiment bien que ce qu'on a dû faire comprendre à d'autres ? Sans doute. Mais pourquoi pensait-on et peut-on penser encore qu'il est utile, voire nécessaire, pour le théologien d'avoir enseigné avant d'être reconnu maître ? C'est sans doute parce que autrefois, faute d'une rationalisation des méthodes, toutes les disciplines, y compris les mathématiques, s'enseignaient et se transmettaient à la manière d'un métier ou d'un savoir-faire auquel on s'initie par la pratique, sous la conduite d'un maître. Au XIIIe siècle, nous sommes loin encore des Descartes et de l'abondante littérature qu'allait susciter la jeune ferveur du rationalisme, notamment au cours du XVIIIe siècle : traités et opuscules, où les auteurs exposent la manière d'introduire des appareils scientifiques, mais dans tous les domaines de la vie humaine y compris l'art d'élever les enfants ou d'arroser les vergers.

La conception du maître en théologie ne serait-elle pas demeurée à ce stade pré-rationnel de la culture ? On peut supposer que des théologiens l'ont pensé, et qu'ils aient cru devoir mettre à profit le changement de méthode qui avait si bien réussi ailleurs. Mais la théologie ne se laisse pas réduire aux méthodes des disciplines scientifiques, telles que nous les concevons aujourd'hui. Personne ne pourra jamais, sans en fausser l'esprit et rendre inintelligible le message qu'elle doit porter aux hommes, lui donner la belle ordonnance d'un traité de géométrie. La raison en est que la théologie n'est pas seulement science, et encore dans l'acception ancienne du mot, mais sagesse. Elle tente, et c'est sa grandeur en même temps que sa faiblesse, de tenir, ou de faire tenir dans l'esprit humain, la Parole de Dieu, avec toutes ses dimensions, spéculatives et pratiques. Elle tente d'étreindre un objet qui la transcende totalement et que nous ne pouvons saisir que dans ses reflets : *videmus in speculo et œnigmate.* Et aucun miroir créé ne saurait refléter la totalité de la vérité divine.

C'est par des aspects partiels, des paroles finies et maladroites, mises ensemble le moins mal possible, que nous essayons de produire un discours, qui, tout en étant toujours inadéquat, se veut aussi fidèle et vrai qu'il est possible pour des esprits, non seulement créés, mais enfermés dans un corps et dominés par ses servitudes.

La sagesse est donc, ici, l'effet d'un équilibre délicat entre des poussées qui risquent d'être divergentes. Il faut les éprouver l'une après l'autre, apprendre l'art difficile de les concilier. Tout excès risque de produire une rupture de l'édifice, c'est-à-dire de projeter l'esprit dans l'erreur. On ne peut, comme en mathématiques, partir de données simples, partir du pied gauche comme le disait Péguy à propos de Descartes, et avancer comme un bon soldat français, en ayant soin seulement de marcher droit devant soi et de garder le rythme accordé à son souffle. Il faut tenter diverses voies d'approche, explorer un grand nombre d'avenues qui toutes, on le sait, convergent vers le même mystère, sans qu'aucune nous y fasse jamais pénétrer. C'est un savoir plus proche de l'expérience du paysan ou du clinicien que de la science et de la technique. Comme l'expérience, c'est un savoir où le temps est un facteur essentiel, et, avec le temps, cette maturation qu'aucune technique ni aucune précipitation ne sauraient hâter. La raison profonde en est que l'objet étudié par la théologie est Dieu, c'est-à-dire, le Vivant suprême, non pas, toutefois, tel que la spéculation philosophique peut le découvrir au terme de son exploration des choses physiques et humaines : l'Un, le Bien, le Premier Moteur, qui ne contiennent que ce que notre intelligence peut y mettre ; mais Dieu Lui-même, tel qu'il a voulu se révéler personnellement, en parlant aux hommes pour leur manifester qui il est et quels sont ses desseins sur les hommes. On ne peut étudier la Parole de Dieu vivant comme on scrute les lois de la nature. Ces dernières certes nous dominent. Mais nous luttons pour leur imposer des cadres qui les forcent à nous livrer leur secret. La Parole de Dieu, elle, ne peut être rencontrée authentiquement, si ce n'est dans le respect, la docilité et la patience, qui lui permettent de grandir lentement en nos esprits, de prendre toute

sa dimension à elle, comme le grain de sénevé dont parle l'Evangile, qui doit par ses propres forces devenir l'arbre majestueux où les oiseaux du ciel puissent venir se poser.

La théologie suppose cette lente croissance de la Parole de Dieu dans l'esprit du théologien. Sans elle, son discours sera vain bavardage ou exercice de savant, vide de substance. C'est, porté et fécondé par cette croissance de la Parole de Dieu méditée et assimilée, que se forme le discours humain approprié, qui vient à la rencontre du discours de Dieu pour former la théologie. La théologie *savante* est née dans un siècle où les maîtres furent des saints, génies de l'intelligence en même temps que de la charité : saint Bonaventure et saint Albert, saint Thomas, des bienheureux comme Gauthier de Bruges, Pierre de Tarantaise ou Jean Duns Scot. Ils ne spéculaient pas sur de pures idées. Leur ambition était de parler de Celui dont ils se savaient aimés d'une si particulière et tendre dilection. Vous connaissez ce trait de la vie de saint Thomas : comment priant un jour au pied de son crucifix, il entendit une voix qui lui dit : « Tu as bien écrit de moi Thomas, quelle récompense désires-tu ? » et comment du cœur de ce maître jaillit la réponse, toute simple et directe : « Point d'autre que toi mon Seigneur ».

Ces saints ont été des théologiens, recueillant de partout la substance de la parole humaine pour l'unir à la Parole de Dieu, venue vers nous en Celui qui est la Parole subsistante du Père. Leur savoir est prodigieux et leurs exigences rationnelles sont rigoureuses comme celles des maîtres ès sciences humaines. Mais leur effort demeure en communion vivante avec Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, et qui est venu non d'abord pour nous doter d'un système de pensée plus ambitieux, mais pour nous révéler le Père, l'amour qui a livré le Fils de Dieu à la mort pour notre salut. Ces maîtres-là ne jouaient point un personnage. Ils ne songeaient point au succès, aux applaudissements de l'auditoire, aux honneurs ou aux privilèges. Ils servaient Dieu et l'Eglise. Comme saint Thomas au pied de la Croix, si bouleversant dans la peinture qu'en a faite Fra Angelico, ils avaient leurs regards fixés sur Jésus-Christ, l'unique média-

teur, sur le livre de la Croix, dont parle sainte Catherine de Sienne, et dont saint Augustin dit si profondément qu'elle est aussi la chaire de son enseignement : *cathedra docentis.* Toute leur ambition était de méditer la Parole de Dieu, de la faire connaître aux hommes, après en avoir imprégné leur propre esprit et leur propre cœur, et de réfuter les erreurs qui en faussent le sens.

Tant que la théologie savante demeura enveloppée de cette humble et ardente fidélité, elle n'avait rien à craindre de ses propres tentations et des pièges tendus en son sein même par la raison : son goût de dominer et la conscience du prestige, ou simplement la vanité et la satisfaction du triomphe. Péguy parle de la beauté de l'agenouillement droit de saint Louis, « libre baron d'Ile de France », et qui s'agenouille librement devant Dieu, parce que telle est sa conviction profonde et personnelle. Nos théologiens de même, se tenaient recueillis devant la vérité de Dieu, parce qu'ils croyaient de tout leur cœur que l'Evangile contient toute vérité, venue de Dieu même, sur les choses de Dieu et le salut des hommes, et que le Christ seul a les paroles de vie. Et s'ils s'efforcent d'être rigoureux, de démontrer solidement leurs thèses et de les défendre, ce n'est pas pour étaler leur savoir ou écraser un adversaire, mais par l'amour même de la vérité, dont les exigences, au cœur de qui aime Dieu qui est Vérité, sont plus dures et plus rigoureuses que celles de n'importe quelle vérité abstraite. Exigences où s'allient, et le besoin naturel de précision, de clarté et de cohérence propre à tout esprit bien né, et ce respect, j'allais dire cette réserve virginale, qui ne craint rien tant que de flétrir l'objet qu'elle révère. Toucher la vérité sans y toucher, a-t-on pu dire justement. Car une vérité qu'on cesse un instant de respecter dans son intégrité et de vouloir intacte, cesse aussitôt d'être une vérité pour ne plus être que vaine opinion, qu'on défendra sans doute d'autant plus âprement qu'on en perçoit davantage la fragilité, et qu'on sait qu'elle s'effondrera tout à fait, quand nous aurons cessé de la soutenir comme une partie de notre prestige. La véhémence de l'affirmation et l'obstination des arguties

sont appelées bien souvent à remplacer la paisible stabilité que la vérité tient d'elle-même de son plein droit.

Si j'ai tenu à évoquer devant vous ce soir cette vision rayonnante de la théologie telle que l'incarnèrent ses premiers et plus grands maîtres, ce n'est pas uniquement pour nous reporter, avec nostalgie, à un passé que nous devions considérer comme à jamais révolu. Je pense au contraire que ce passé doit inspirer notre présent le plus actuel. J'ai eu le privilège de connaître des maîtres tels que le P. A. Gardeil, Lemonnyer, Noble, Deman, pour ne parler que des défunts, et aussi celui dont nous disions que, sans être officiellement maître lui-même, il faisait les maîtres, le P. Sertillanges. Il m'ont appris, et d'autres qui sont encore vivants, ce que sont la vraie maîtrise, la fonction, le service et le sentiment aigu de la responsabilité, non point le personnage ou les honneurs. J'aurais voulu faire mienne la leçon vivante qu'ils constituaient, et je voudrais pouvoir dire que mon effort a tendu vraiment à les imiter.

C'est en tout cas leur œuvre et celle de tous ceux qui les ont précédés qu'il faut continuer. Notre civilisation tend de plus en plus vers la technique et la spécialisation. La théologie savante, fortement marquée dès sa naissance par la dialectique et l'usage de la raison, n'a cessé de vouloir ressembler aux sciences rigoureuses. Les beaux siècles du rationalisme et des lumières, de l'optimisme par la foi au progrès, auraient pu être son âge d'or. Et, pour souligner le caractère « spéculatif » de la théologie, n'a-t-on pas regardé parfois avec trop de faveur, la thèse, juste en soi, selon laquelle le travail théologique n'exige pas en droit la foi en la Révélation, puisque la raison peut toujours déduire des conclusions valides à partir de propositions non-contradictoires, considérées comme telles ? Une théologie ainsi entendue constituerait certainement une œuvre savante, peut-être un exercice de haute virtuosité. Elle aurait perdu, avec la foi, son principe de vie, et par conséquent toute vertu créatrice au sein de l'Eglise. Si Kant a pu dire que la raison sans l'expérience était vide, que ne faut-il pas dire d'une théologie, c'est-à-dire d'une raison, qui prétendrait spéculer sans la lumière de la foi !

Aujourd'hui la pensée humaine cherche un point d'appui et un élément d'équilibre dans le personnalisme, la communion interpersonnelle, dans des rapports, en un mot, dont le caractère concret et spécifiquement personnel puisse donner à notre culture le supplément d'âme dont l'organisation de plus en plus généralisée, de nos existences, son caractère anonyme, abstrait et collectif rend le besoin si urgent. Dieu est mort, le vide est partout et l'homme est devenu absurde.

Ici au Canada, et spécialement au Canada français, votre effort est tendu vers la création d'un climat spirituel, où, non pas l'individualisme opposé au collectivisme, mais les authentiques valeurs humaines les plus hautes puissent s'épanouir et faire équilibre à la poussée de la technique, si admirable en elle-même, si terrible quand elle devient exclusive. Mais il n'y a pas de valeurs spirituelles sans l'Esprit qui seul peut faire vivre, parce que lui seul est l'Esprit créateur. Et l'Esprit de Dieu suscitera comme par le passé, des théologiens, maîtres ou non, animés du même souffle qui au cours des siècles, de manière si diverse, a fécondé l'Eglise. La théologie véritable, parole des hommes mêlée à la Parole de Dieu comme un peu d'eau à beaucoup de vin, est indispensable à toute culture chrétienne pleinement développée. Si les XIIe et XIIIe siècles furent, dans l'histoire de la pensée chrétienne, des siècles qui peuvent se comparer aux plus grands, c'est en gande partie grâce à la présence de ces théologiens, qui furent des génies et des saints, comme, en d'autres, ce fut la présence des apologistes martyrs, des docteurs qui furent évêques et d'une vie chrétienne exemplaire, des grands spirituels, abbés et moines, qui se sont sanctifiés dans l'enceinte des monastères. Aujourd'hui aussi la théologie a un rôle nécessaire à jouer, si nous voulons que la culture chrétienne, une civilisation pleinement développée et consciente de l'originalité de son message, se développe et rayonne sur ce continent.

Depuis dix ans, les maîtres de cette Université m'ont fait la confiance de m'associer intimement à leur travail. Qu'ils aient voulu aujourd'hui me faire conférer parmi eux, par l'un d'eux, en présence de Monseigneur le Recteur, de tant de collègues, d'étudiants et d'amis, comme au milieu

d'une grande famille d'adoption, cette dignité de maître en théologie, m'est une nouvelle preuve de cette confiance, et un témoignage de la délicatesse de leurs sentiments. Je les en remercie de tout cœur. Je remercie tous ceux qui ont pris la peine de venir jusqu'ici pour m'entourer de leur sympathie. Quoi de plus décisif pour me rappeler, s'il en était besoin, que la maîtrise en théologie, n'est ni un personnage, solennel ou baroque, ni un piédestal, sur lequel, je le crains, je ne me tiendrais tranquille bien longtemps, mais une responsabilité, une fonction, au service de la Parole de Dieu, de l'Eglise qui doit la répandre et en vivre, de toute âme par conséquent qui cherche la lumière ou simplement s'efforce d'en approcher davantage.

Montréal, le 7 mars 1960. L.-B. Geiger, O. P.

Camus... une conscience*

C'était par une belle fin d'après-midi de juin. Nous étions quelques-uns, deux professeurs amis et un groupe d'étudiants, à écouter sur disque la *Voix de Camus*. Il nous disait le monologue de Meursault à l'audience et *Les Amandiers* : le silence ne pouvait être plus complet. Cette sobriété, la phrase pure, frémissante d'émotion contenue... Malgré soi, l'on pensait à Pascal, à ce que devait être la voix de Pascal. Notre cœur écoutait des accents de vérité.

Et, on le comprenait, il avait été bien d'accorder à Camus le prix Nobel de littérature pour une œuvre « qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ».

Ce que Mauriac résumait ainsi : « L'Académie de Stockholm a voulu sans doute non seulement honorer un écrivain que nous admirons tous, mais une conscience » [1].

Il ne s'agira pas ici d'une analyse approfondie, complète de l'œuvre de Camus ; le travail a été fait et d'excellente manière [2]. Inutile de répéter. Ces lignes voudraient simplement creuser le mot de Mauriac, elles voudraient mettre en relief les constantes de Camus, l'essentiel de son message. Et ce faire avec toute l'honnêteté possible, un de ses mots préférés.

« Ce qui compte, c'est d'être vrai » [3]. Dès sa première œuvre : *L'Envers et l'Endroit*, Camus se proposait ainsi la ligne à suivre : recherche de la vérité, en ligne droite, obstinément, envers et contre tout ; poursuite de la vérité sur la condition humaine : vivre a-t-il du sens, diminuer la souffrance humaine est-ce tâche impossible ?... « Avant tout que rien ne soit faussé » [4]. C'était déjà la devise de Péguy.

Au début, vers 1938, il y eut l'euphorie de *Noces* et des plages de Tibasa. Le bonheur semblait facile, avec le soleil de la Méditerranée, cette insouciance de vivre ; le malheur, on aurait toujours le temps d'y songer.

---

* Cet article composé, avant la mort de Camus, par un missionnaire au Japon, trace une avenue où tous les chercheurs et les angoissés doivent s'engager. — N. D. L. R.

Survint la maladie, la guerre. La mort cessa d'être simplement quelque chose à quoi l'on pense plus ou moins. Cette mort, le malheur, le mal, les injustices partout, cette existence sans signification apparente, ce *Voyage au bout de la nuit* dont parla Céline. « Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie » [5]. Camus refuse la solution du suicide et la grandeur de l'homme consistera dans l'affrontement de sa destinée, même sans espoir à l'horizon. « Il faut s'imaginer Sisyphe heureux » [6].

On a peut-être exagéré l'importance du *Mythe* dans l'œuvre camusienne. C'en est une étape, non le centre. Les pages de Moeller [7] me semblent décisives à ce sujet. Il n'y a d'ailleurs qu'à lire Camus au complet.

Où donc serait la porte de sortie dans cette existence murée, dans ce monde où règne la « peste » ? Les autres, les hommes, nos frères. L'on n'est pas seul sur la terre. Personne n'est grand, replié sur soi. Aucun homme n'a le droit de fermer les yeux quand d'autres souffrent, meurent et pourraient être secourus. « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul... Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser... Ce que je hais, c'est la mort, c'est le mal, vous le savez bien » [8].

La vie, pour Camus, depuis *La Peste*, sans déboucher encore sur une espérance positive, prend donc un sens : ceux qui souffrent, les victimes. « Je ne déteste que les bourreaux » [9]. « Je n'ai tant... écrit que parce que je ne peux m'empêcher d'être tiré du côté... de ceux, quels qu'ils soient, qu'on humilie et qu'on abaisse » [10]. Qui mieux que lui, de nos jours, a entendu cet appel des humiliés, a voulu y répondre honnêtement ?...

Vérité pour les autres se traduit par justice et liberté. « Que la vie soit libre pour chacun et juste pour tous, c'est le but que nous avons à poursuivre » [11]. Cette conscience, cette ligne droite, « un oui, un non » [12], la guerre d'Espagne, celle de 1939, la Résistance, les horreurs nazies et communistes devaient l'approfondir chez Camus. Je ne sache rien de

plus ferme que les quatre *Lettres à un ami allemand*, rien qui nous découvre mieux où s'enracinent ses convictions. S'opposer de toutes ses forces parce que la liberté est menacée et un certain sens de la « qualité de l'homme », comme chez Malraux. « J'aurais honte aujourd'hui si je laissais croire qu'un écrivain français puisse être l'ennemi d'une seule nation... J'aime trop mon pays pour être nationaliste » [13].

Ainsi des pages si franches d'*Actualités I* et *II*. On ne comprendrait pas *Les Justes* sans ces pages-là. C'est un tout.

Dans la fondation de *Combat*, la même conscience se révèle où l'on retrouve la mystique de Péguy et des *Cahiers de la Quinzaine*. Et l'on devine fort bien de quel côté de la barricade aurait été Camus, dans l'Affaire Dreyfus. Un groupe, peu nombreux, hommes jeunes qui ne voulaient pas tricher. Même rêve, même idéal, même échec temporel apparent [14]. Les hommes sont ce qu'ils sont. La politique, l'intérêt, l'Argent avec un grand « A » corrompent la plupart et continueront sans doute encore de le faire. Pas tous. Cette mystique des origines de *Combat* ou des *Cahiers* ne peut mourir. « La véritable aristocratie consiste d'abord à ne pas mentir » [15]. Des jeunes reprendront toujours espoir à d'aussi nobles et sincères paroles.

Que le mensonge vienne de droite ou de gauche, il doit être dénoncé. Aussi, aux grands discours de propagande, Camus fait-il la sourde oreille : ils n'ont pas résonance de vérité. Opposé à toute révolution qui ne change rien en tuant nos frères, il est pour une saine révolte capable de diminuer la douleur de l'humanité. « Et pour une cité lointaine dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères... La liberté est un bagne aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre » [16]. « Non, les colombes de la paix ne se perchent pas sur les potences » [17].

Avec la même énergie et plus de réserve dans la fougue que Bernanos ou Mauriac, il a flétri les tyrans. Lui non plus, n'a pas pas attendu les massacres de Budapest et l'emprisonnement des écrivains hongrois pour ouvrir les yeux. Et ce même souci de droiture, d'honnêteté causa sa rupture récente avec « *Combat* », où peut-être, comme au temps de Péguy,

la mystique a déchu en politique. « Convaincu qu'aucune idéologie ne donne le droit de tuer de nous-mêmes ou par consentement tacite » [18].

Partout, c'est la même dénonciation de l'hypocrisie sous toutes ses faces, dans la société ou dans le cœur de l'homme. *La Chute* nous en présente un bouleversant exemple où l'on retrouve l'implacable scalpel de Pascal, dont Camus ne partage pas la foi, mais qu'il respecte profondément [19].

« Le temps des artistes assis est fini » [20]. La tour d'ivoire où dans une indifférence polaire aux problèmes actuels l'écrivain peut vernir ses phrases n'est certes pas pour Camus. Ce n'est pas d'aujourd'hui que souffrent les hommes, mais autrefois, en général, les auteurs se souciaient plus de leur gloire que de la « misère imméritée » [21]. Il a fallu les deux cataclysmes de 1914 et de 1939 pour que leur apparaisse le devoir : tant qu'il y a de la souffrance dans le monde et de l'injustice, tant qu'est bafoué l'auguste visage de la vérité, l'homme qui tient une plume se doit d'intervenir. La position de Camus est d'une clarté d'eau de source. « Sa vocation (de l'écrivain) même devant l'oppression, est d'ouvrir les prisons et de faire parler le malheur et le bonheur de tous ». « Aujourd'hui l'artiste qu'il le veuille ou non est embarqué » [22].

Etre du côté des faibles, des opprimés, face aux tyrans de gauche ou de droite, cela n'attire pas les honneurs, cela déplaît souverainement à ceux qui sont « installés » et prêts à toutes les compromissions. Mais cette fière attitude conquiert les âmes assoiffées de juste, de vrai et de beau. « Nous devons servir en même temps la douleur et la beauté » [23]. On est toujours dans la ligne de Pascal, de Péguy, de Bernanos, de Mauriac, de Malraux.

Comment ne pas espérer qu'un jour ce beau sillon droit se transforme en un chemin de Joie et de Lumière ?... Camus, plus qu'un ami, un frère inquiet dont on voudrait tellement serrer la main, sûr qu'il ne trahirait pas.

NOTES

1. *Le Figaro Littéraire*, no 601, 26 oct. 1957.

2. Robert de Luppé, *Albert Camus*, Classiques du XXe siècle. Ed. Universitaires. Charles Moeller, *Littérature du XXe siècle et christianisme*. I. Silence de Dieu. Les pages sur Camus

me semblent les meilleures et les plus compréhensives sur le sujet.
A compléter par *Où en est Albert Camus* du même auteur, dans *La Revue Nouvelle,* 15 juin 1958, pp. 79-85.
3. *L'Envers et l'Endroit,* Les Essais, N. R. F., p. 124.
4. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes,* Œuvres en prose, Pléiade, p. 1285.
5. *Le Mythe de Sisyphe,* les Essais XII, Gallimard, p. 15.
6. *Id., Ibid.,* p. 168.
7. *La Peste,* N. R. F., pp. 227, 331, 239.
8. *Lettres à un ami allemand,* N. R. F., p. 15.
9. *Actuelles II,* N. R. F., p.179
10. *Actuelles I,* N. R. F., p. 45.
11. Jean Grenier, « *Un oui, un non* », Fig. Litt., cf. note I, p. 1.
12. *Lettres à un ami allemand,* N. R. F., p. 15.
13. *Fig. Litt.,* note I, p. 5 ; Jean Senart, *Un certain journaliste.*
14. *Actuelles II,* N. R. F., p. 34.
15. *Les Justes,* N. R. F., pp. 77, 15.
16. *Actuelles, II,* pp. 171-172.
17. Cf. Emile Henriot, *Le Monde,* cité dans *Livres de France,* Hachette, déc. 1957, p. 6.
18. « Mais je réfléchirais avant de dire comme vous que la foi chrétienne est une démission. Peut-on écrire ce mot pour un saint Augustin ou un Pascal ? L'honnêteté consiste à juger une doctrine par ses sommets, non par ses sous-produits. Et, du reste, bien que je sache peu sur ces chose, j'ai impression que la foi est moins une paix qu'une espérance « tragique », dans *Actuelles I,* p. 225.
19. *Actuelles II,* p. 181.
20. Léon XIII, *Rerum novarum.*
21. *Actuelles II,* p. 181.
22. *Discours de Suède,* N. R. F., p. 26.
23. *Actuelles II,* p. 181.

René Picher, O. P.

Sendai, Japon, janvier 1959

D'une certaine représentation du sacré

Par les mouvements concertés de la lumière et de l'ombre, le cinéma tente de faire affleurer à la surface de leur être le mystère profond des choses et des hommes. Mais même si la réalité ne se livre jamais totalement, les grands compositeurs d'images parviennent généralement à en extraire assez de signes pour nous en laisser deviner la richesse intérieure. Quand il s'agit d'interpréter la nature et l'humanité, l'artiste est plus ou moins égal à son ambition. Son œuvre est ordinairement meilleure — esthétiquement parlant — que l'occasion ou l'objet de sa traduction. Mais si la valeur qu'il entend proposer au spectateur est d'ordre surnaturel, alors il risque un certain décalage, puisqu'il est impossible d'améliorer le surnaturel. C'est le drame de l'art sacré, son humble service et aussi son mérite.

Je ruminais ces considérations trop académiques après avoir regardé, sur le petit écran, le court métrage de l'Office National du Film intitulé : *Les petites sœurs*. J'essayais d'analyser le sentiment mêlé que j'éprouvais. D'abord, m'était-il permis de douter de l'intention du réalisateur et de l'imagier ? Ne s'agissait-il pas là d'une volonté de faire deviner des valeurs spirituelles sur des visages et dans la quotidienneté d'actions dictées par la vertu de religion ? Ai-je eu tort de le croire ?

On vous invite à partager, pour quelques minutes, la vie de moniales vouées à la contemplation. Vous êtes introduits dans le couvent où se déroulent tous les incidents de leur existence journalière. De la chapelle à la salle de récréation, du parloir à l'atelier, leurs gestes sont photographiés et leurs paroles enregistrées. Voilà pour le documentaire. Mais manifestement on a voulu davantage. Ces attitudes et ces voix, elles doivent évoquer un au-delà ineffable. Quel sort fait-on ici à cet élément surnaturel ?

Comme document, ce court métrage sur *Les petites sœurs* est-il valable ? Notons d'abord que, de la part de personnes peu susceptibles de contrefaçons, la contrainte imposée par la caméra rend gauches et

empruntés certaines formules et certains mouvements. L'œil de l'appareil fixe visiblement ce qui pour l'ordinaire est plus ou moins spontané. On avait ici le choix entre l'artifice et le faux naturel. On a choisi cette dernière atmosphère. On a souligné ce qu'il y a déjà de conventionnel dans certains usages de la cohabitation monastique. Pouvait-on faire autrement ? Il n'y a pas de réponse satisfaisante à cette question. Sur des moniales peu ou point habiles à la représentation dramatique, un scénario peut-il exercer des effets autres que paralysants ? Au moins pour ce qui a trait aux paroles ? On peut, sans avoir suivi des cours de maintien, évoluer avec grâce ou solennité : et c'est le cas ici, pour la plupart des religieuses. Mais les voix, elles, ne donnent guère le change. Celles que nous entendons, chez *Les petites sœurs*, ne sont ni vulgaires, ni inarticulées : elles sont blanches, monocordes et de résonance infantile. Elles paraissent sortir de la mémoire, et non du fond du cœur. Il va sans dire que je ne préjuge pas de la vie intérieure qu'elles pourraient manifester : je parle de leur répercussion sur des sensibilités données. Je ne suis pas ému, à cause de leur psalmodie rectotone, par la sublimité des formules des vœux. Je ne sens pas d'allégresse dans les conversations guindées de la récréation communautaire. Cette petite chanson de la vieille sœur ne m'attendrit qu'à moitié. Peut-être des esprits moins prétentieusement critiques que le mien y ont-ils pris du plaisir ! Pour moi, je n'ai ressenti de tout cela qu'un regret mélancolique et inévitable de ce que le sacré émane si difficilement des êtres qu'il informe. Je me rappelle n'avoir pas été davantage admiratif en écoutant, dans le court métrage consacré, il y a quelques années, aux religieux de Saint-Benoît-du-Lac, le cours de théologie donné par un ancien aux novices. La leçon avait été dûment apprise et répétée le plus platement possible. Dans de telles circonstances, les plus hautes vérités, les plus excellentes réalités ne semblent pas surgir d'une conviction et d'une ferveur intimes. Chez les êtres qui les expérimentent, elles sont d'ordinaire authentiques, mais leur expression est quelquefois si maladroite qu'elle peut passer pour inopportune. Dans le cas des *Petites sœurs*, put-être eût-il mieux valu qu'un récitant ou un

commentateur substituât sa voix à celles, inaptes, de personnes qui n'ont pas pour mission de traduire artistiquement leur vie spirituelle. Un critique estimable a écrit que, pour sa part, il avait trouvé tout cela vrai. Peut-être, s'il s'agit de la vérité factuelle... et encore, puisqu'ici il y a eu tout de même, arrangements, embellissements, répétitions et rajustements. Et il fallait qu'il en fût ainsi. Mais la vérité des êtres est-elle bien extraite de leur tréfonds ? Les gros plans en sont une épreuve redoutable. Quelle est, ici leur valeur d'explicitation ? Le personnage principal de ce court métrage a un beau visage, mais il est figé dans une espèce de stupeur probablement provoquée par la crainte du rôle à jouer. Presque jamais les traits ne s'animent. Tels nous les avons vus chez la postulante, tels nous les reverrons chez la professe. Ils ne sourient ni ne s'inquiètent. Silencieuses ou proférant les plus exaltantes paroles, les lèvres sont au neutre fixe.

Certains spectateurs ont appris quelques-unes des occupations d'une communauté, en particulier la fabrication des hosties. Les bienveillants ont aimé savoir que les cloîtrées gagnaient ainsi leur propre subsistance. D'autres ont été mal à l'aise de voir étendre de la pâte, sur des réchauds électriques, avec la même précision mécanique qu'apportent les serveuses de *snack-bar* à fabriquer en série leurs gaufrettes. Est-ce encore faux-scrupule de n'aimer point que l'on nous compte les hosties, une à une et avec une surprenante vélocité, tout comme les caissiers des banques leur numéraire ? Il est facile de répondre que cela doit s'exécuter ainsi. Mais cela doit-il être montré ? Pour ma part, je n'y suis pas plus intéressé qu'à voir un Trappiste enregistrer en comptable ses meules de fromage, un Chartreux doser ses mélanges chimiques ou une Ursuline aiguiser ses crayons. Tous les instruments de perfection ne sont pas beaux à voir.

Et je n'ai pu m'empêcher, malgré l'odieux des comparaisons, de me souvenir de ce chef-d'œuvre de Maurice Alexandre (est-ce bien son nom ?) tourné au couvent des religieuses du Bon-Pasteur d'Angers. Là, les images parlaient plus éloquemment au cœur et l'essentiel de la vie claustrale suffisait à notre édification, voire à notre possible imitation. Mais

peut-être le cinéaste français avait-il éprouvé moins de « résistance » que son confrère canadien. Les religieuses de là-bas m'ont paru moins contraintes, même soumises à une règle plus sévère. D'elles émanaient une sérénité, une liberté intérieure qui sont les signes d'une maturité consciemment construite... et permise. Est-ce à dire que nos *Petites sœurs* demeurent psychologiquement d'éternelles adolescentes ? C'est l'impression pénible que m'a imposée ce court métrage.

Fr. Clément Lockquell, E. C.

Même les meilleurs d'entre nous...

Si les relations entre individus et entre groupes sont si fausses, si artificielles, si peu humaines c'est qu'il existe entre eux des *barrières psychologiques*. La technique moderne a réussi à supprimer les *distances physiques* entre les différents groupements humains : il n'en prend plus que six heures, par avion à réaction, pour aller de Montréal à Paris ! Et pourtant les *distances sociales* et les *distances psychologiques* loin de diminuer semblent s'accentuer. Il suffit d'évoquer tout ce qui sépare et oppose des peuples voisins aussi liés que les Français et les Anglais. Que d'incompréhensions subsistent entre les sexes ; que de mythes entretenus et cultivés par le premier sexe à l'égard du deuxième... Que de snobisme prévaut dans les relations entre les différentes classes sociales ; avec quelle hauteur ceux qui résident « au haut de la pente douce » dédaignent ceux qui vivotent à leurs pieds. Il faudrait aussi mentionner les fossés qui se creusent inexorablement entre les différentes générations. Combien rares sont les parents qui réussissent à transmettre à leurs fils et à leurs filles leur expérience de la vie !

Ces distances psychologiques entre les hommes résultent du fait que la plupart d'entre nous, *même les meilleurs d'entre nous*, perçoivent autrui à travers des clichés et des stéréotypes. Nos attitudes sociales, nos comportements en groupe et de groupe sont faussés par nos *préjugés* et les *mythes* que trop de groupements humains secrètent ou forgent à leur insu pour échapper à leur angoisse collective. Notons dès maintenant que nos préjugés peuvent en même temps être défavorables à certains et favorables à d'autres. Ceux parmi nous qui s'entichent aveuglément de tout ce que font les Anglais trouveront leurs propres compatriotes ignares et dépourvus de tout talent.

Le *mot préjugé* lui-même, si l'on regarde à son étymologie, nous permet de caractériser déjà ce travers humain. Préjugé veut dire jugé d'avance, jugé et condamné sans procès. Nos préjugés seraient donc des idées toutes faites sur autrui, des idées fausses, des idées fixes, le plus

souvent étrangement simplistes à l'égard de certains individus, de certains groupes qui nous les font classer d'avance, en termes toujours excessifs.

Nos préjugés peuvent se manifester de façon bénigne et se traduire par de l'*agressivité verbale* ou un *refus de contact*. En certaines circonstances ils peuvent revêtir des formes plus brutales, comme dans les cas de *ségrégation* et de *discrimination*. Ils peuvent même être à l'origine des pires aberrations comme le *lynchage* ou les tentatives d'*extermination* d'un groupe dont on ne peut plus tolérer l'existence. Dans un moment de délire, Hitler s'est consacré systématiquement à pareille tâche après avoir décrété l'élimination des Juifs de ses terres aryennes. Comme on le voit, le préjugé qui est toujours une fausse perception d'autrui, peut servir de motivation aux conduites sociales les plus pathologiques.

Mais que savons-nous sur la psychologie des préjugés ? Que possédons-nous de données scientifiques sur ce problème ? Prenant leur facilité verbale pour de la pénétration, quelques pseudo-psychologues ont poussé l'illusion jusqu'à faire de la psychologie une science infuse et la suffisance jusqu'à prétendre en être les seuls dépositaires. Avec l'assurance typique des primaires, ils ont débité depuis quelque temps sur ce thème les plus sottes inepties, se livrant sur un ton dogmatique à d'invraisemblables ergotages !

Les chercheurs en psychologie sociale qui ont exploré rigoureusement ce phénomène sont d'accord sur ce point : nos préjugés ne sont pas *innés*, mais *acquis*. D'où la question angoissante, comment s'acquièrent donc nos préjugés ? Comment expliquer que tant de gens, le plus souvent inconsciemment, cèdent aux préjugés de leurs milieux ? Comment rendre compte que, même en climat démocratique, les plus adultes, les plus évolués d'entre nous, soient si peu capables d'échanges authentiques avec autrui ?

Des recherches récentes, menées par divers experts des Sciences de l'Homme, ont mis en évidence quelques facteurs ou mieux les corrélats les plus fréquents dans la *genèse des préjugés*. Une première caracté-

ristique de ceux qui font preuve de plus de préjugés, c'est leur perspicacité à identifier les traits soi-disant ethniques de ceux contre qui ils ont des préjugés. L'expérience suivante a été tentée d'abord devant un groupe d'étudiants d'Université, puis répétée devant les groupes les plus variés. On a projeté successivement sur un écran vingt têtes d'hommes, dont dix étaient des Juifs et dix des non-Juifs. La tâche assignée aux participants de cette expérience consistait à identifier les Juifs des non-Juifs. Le résultat fut très net et des plus concluants. Les participants les plus préjugés (ainsi classés à l'aide d'un questionnaire validé à cette fin) furent aussi ceux qui identifièrent avec le plus d'exactitude les Juifs des non-Juifs, à un point tel que beaucoup d'entre eux en identifièrent plus de dix. Il y en eut même pour classer tous les vingt comme Juifs ! Les gens préjugés semblent donc plus en éveil, presque à l'affût des différences physiques ou autres chez ceux qu'ils n'acceptent pas. Ils en viennent à les voir partout et à projeter gratuitement ces différences sur ceux qui ne les possèdent pas, tellement ils se croient entourés d'ennemis.

Autre fait mis en évidence par ces recherches : les préjugés s'acquièrent surtout pendant la période de la *pré-adolescence* et de *l'adolescence*. Plus jeunes, garçons et filles, avaient eu peine à se grouper avec ceux qui n'étaient pas de leur âge ni de leur sexe. Au moment de la puberté, jeunes filles et jeunes gens, pour la plupart, se refusent à accepter chez autrui les différences ethniques et culturelles. Ils ne seront vraiment des adultes socialement, certains ne le deviennent jamais... quand ils auront appris, sans jamais renier leur propre identité ethnique ou religieuse, à accepter et tolérer chez autrui tout ce qui le fait autre, son âge, son sexe, sa condition sociale, son appartenance ethnique, ses valeurs culturelles.

Une vaste enquête, confiée à une équipe de chercheurs réputés en sociologie, en psychologie et en pédagogie, entreprise par les soins de l'Unesco, et poursuivie ici même dans le Québec comme dans la plupart des pays de notre planète, a démontré de façon irrécusable et péremptoire que nombre de préjugés de race et de religion nous sont transmis par *nos*

manuels d'Histoire. La situation ici n'est pas plus grave ni plus aiguë qu'ailleurs. Au contraire, certains pays d'Europe semblent plus que le nôtre atteints de chauvinisme et d'ethnocentrisme. Il ne faut pas nous leurrer pour autant. Il serait plus honnête de nous rendre à l'évidence que trop souvent l'Histoire nous est enseignée en des termes exclusivement épiques et lyriques. Trop souvent on prend prétexte des faits de notre Histoire, soit pour nous enseigner un culte morbide du passé ou, ce qui n'est pas moins blâmable, nous inciter au reniement ou au dénigrement de nos antécédents collectifs. L'enseignement de l'Histoire devrait au contraire se proposer de former en nous le sens critique, de nous éveiller aux complexités des motivations humaines, de nous apprendre à discerner les héros authentiques au milieu de la foule grouillante des profiteurs, des cabotins, des calculateurs et des opportunistes. Ainsi le passé pourrait nous inspirer des leçons de réalisme et nous aider à mieux affronter les tâches du présent et les défis de l'avenir. Pour cela nos manuels d'Histoire doivent cesser d'être des recueils d'images d'Epinal et devenir des relevés des seules données acquises scientifiquemnt sur notre passé collectif. En s'épurant d'un fatras de légendes, nos manuels ne transmettront plus à la jeunesse que le culte du vrai et le respect des faits. A l'exception de quelques noms illustres, nos historiens devraient cesser de recourir à la rhétorique pour nous émouvoir à l'égard d'un passé idéalisé ou déformé par leurs imaginations, en mal de fastes et d'épopées. Les mensonges les plus pieux, les fables les plus édifiantes ne servent jamais la vérité. Offerts en pâture à de jeunes intelligences, ils ne peuvent que fausser pour longtemps leurs esprits.

La *religion* mal enseignée, reposant essentiellement sur un apologétique avide de polémiques, présentée uniquement comme une croisade contre les hérétiques, développe chez les jeunes une intolérance religieuse à l'égard de ceux qui ne partagent pas notre foi. Aussi les individus qui font le plus étalage de leur religion, les pharisiens de toutes les Eglises, les intégristes les plus obsédés à dépister et à dénoncer les déviations de doctrine ou les scandales contre les mœurs sont aussi ceux

qui sont les plus férus de préjugés. L'Eglise n'a pas cessé de dénoncer ce qu'avait d'antiévangélique l'ostracisme périodique de certains de ses fils à l'égard des non-catholiques. Les trois derniers Papes ont institué des commissions d'enquête pour expurger les manuels d'Histoire sainte de tout reliquat d'antisémitisme. Jean XXIII vient de demander que l'oraison du Vendredi saint à l'intention des Juifs perfides soit retranchée des Livres liturgiques. C'est un devoir pressant, dans nos écoles, de nous inspirer de si hauts exemples. En nous enseignant l'Histoire sainte, on devrait insister davantage sur ce fait que Jésus, notre Sauveur, était Juif, fils de Juive, que Marie, la plus parfaite des femmes était Juive, que Pierre, le premier Pape, Paul, les autres apôtres, nos premiers évêques, étaient tous des Juifs. Nos maîtres ne devraient pas se lasser de répéter aux jeunes le mot de Pie XI : « Nous sommes spirituellement des Sémites ». Par-dessus tout la religion devrait leur être présentée essentiellement comme un effort intérieur de purification et de transformation en charité de nos relations avec Dieu et avec autrui, devenu notre frère. Il importe qu'ils comprennent que tout exclusivisme est antichrétien. « Il n'y a ni Juif, ni Grec, il n'y a ni esclave, ni homme libre, il n'y a ni homme, ni femme, car *tous* vous ne faites qu'un dans le Christ » (Gal., 3, 28).

De récentes études psychologiques sur les préjugés ont mis en relief cet autre fait que les *femmes*, en général, font preuve de moins de préjugés que les *hommes*. La plupart d'entre elles se montrent plus tolérantes, sont plus soucieuses que les hommes d'être justes et équitables dans leurs rapports avec autrui. Plusieurs explications de ce fait ont été avancées. La suivante est la plus couramment formulée. Selon certains psychologues sociaux la plus grande tolérance des femmes tiendrait à des déterminants culturels. Les femmes, en général, seraient plus enclines à percevoir positivement celles et ceux qui ne sont pas de leur groupe ethnique, de leur classe sociale, ou de leur religion, du fait que dans nos milieux éducationnels et dans la plupart des familles les parents et les éducateurs seraient surtout préoccupés d'inculquer aux filles les vertus passives, la

docilité, la douceur, la compassion, la pitié, la miséricorde. C'est pourquoi la plupart des femmes deviendraient très tôt sensibilisées aux besoins d'autrui, à leurs détresses, à leurs malheurs. Aussi auraient-elles tendance à s'émouvoir plus facilement du sort injuste qui est fait à certains groupes discriminés. Au contraire, les garçons à qui on s'applique de faire acquérir les vertus actives, le courage, l'audace, le sens du risque, la force, la ténacité, le goût de la lutte, en viennent peu à peu à voir en autrui un compétiteur éventuel, un rival, sinon un adversaire à vaincre, à abattre.

Pour ma part je pense que si les femmes en général ont moins de préjugés que les hommes, cela tient plus à des *données de nature* qu'à des *données de culture*. On sait encore très peu de chose sur la psychologie des sexes. Mais les travaux d'un psychologue russe du nom de Vigotsky ont permis au moins de dégager comme certaine la donnée suivante. Les femmes lorsqu'elles s'adonnent à des tâches mentales réussissent souvent plus rapidement que les hommes parce qu'elles savent mieux qu'eux doser, allier et syntoniser leurs ressources perceptuelles et conceptuelles. Au contraire, l'homme, en général et au début, ne s'attaque à un problème que de façon exclusivement conceptuelle. Et comme l'a pu vérifier Vigotsky, cette différence fondamentale dans les structures mentales de l'homme et de la femme peut s'observer sous tous les climats culturels, quel que soit le système éducationnel auquel hommes ou femmes ont pu être soumis. Il y aurait là, à mon avis, une donnée de nature qui pourrait bien expliquer pourquoi la femme dès ses premiers contacts dans ses rapports avec autrui est en général plus spontanément altruiste, plus en quête de relations sur une base personnelle. La femme serait ainsi plus existentielle que l'homme à l'égard d'autrui. Gregory Peck n'est pas un Juif pour une femme. L'homme au contraire sera en général plus impersonnel dans ses premiers contacts, sera davantage porté à catégoriser, à étiqueter son interlocuteur. Si on lui présente quelqu'un du nom de Samuel David, il aura tendance à le classer aussitôt comme un sale Juif ou comme un homme nécessairement brillant et

un travailleur acharné. Par la suite ses contacts et ses rapports pourront devenir plus personnels, mais au point de départ, l'homme, en général, fonctionnerait au plan de l'universel. D'où le caractère plus artificiel de ses premiers échanges avec autrui.

Que conclure de ces faits ? Les préjugés existent à un degré effarant, insoupçonné. Les meilleurs d'entre nous en sont atteints. Même les plus lucides, les plus vertueux, les plus épris de justice parmi nous, les plus voués au respect d'autrui se surprennent à y céder sous la pression ou la contrainte de leur milieu. Ce qu'ont pu dire et écrire contre les Juifs les plus éclairés de notre peuple entre 1933 et 1939, en pleine euphorie nazie, tellement l'air partout en Occident était contaminé et empoisonné d'antisémitisme. A leur insu Hitler avait réussi à les intoxiquer, à leur inoculer ses phobies et ses obsessions. Hitler avait fini par les convaincre de s'en prendre aux Juifs de tous les maux de la crise économique qui sévissait alors. C'est à la lueur des fours crématoires, beaucoup plus tard, qu'ils ont ouvert les yeux.

* * *

Dans un deuxième article nous tenterons de démontrer les *mécanismes en jeu* dans les préjugés, pour terminer par un troisième article où nous essaierons de dégager les *motivations* morbides à l'origine de cet état de débilité sociale.

(à suivre)

Bernard Mailhiot, O. P.

Institut de Psychologie,
Université de Montréal

L'apostolat de l'abbé Chevance dans « L'Imposture »

L'abbé Chevance, le pauvre curé de Costerel-sur-Meuse, même s'il n'est chargé que d'une paroisse anonyme, ne manque jamais de travail. Ce personnage, un des favoris de Bernanos, paraît dans deux de ses romans : *L'Imposture*, écrit en 1927 et *La Joie*, le Prix Fémina de 1929. Divisé en quatre parties, *l'Imposture*, le roman qui nous concerne le plus, est peut-être plus brutal ou plus fougueux encore que *Sous le soleil de Satan*. Pour ceux qui ne regardent que l'extérieur de l'apostolat de l'abbé Chevance, la vie de cet homme de Dieu est triste et sans éclat. En dépit des nombreux malentendus dont il est l'objet et de ses souffrances extraordinaires, l'abbé Chevance n'a qu'une seule pensée : celle d'amener à Dieu toutes les âmes confiées à son zèle. Rempli de la lumière du Saint-Esprit, il ne voit que la main de la divine Providence dirigeant les événements de sa vie. Fidèle à sa vocation jusqu'à la fin, il est confiant que Dieu ne le laissera pas mourir sans le laisser accomplir son dernier devoir : la conversion de son confrère, l'abbé Cénabre.

Tout en faisant son devoir d'état, l'abbé Chevance s'exerce dans les plus grandes vertus de la vie spirituelle. Il est content d'avoir beaucoup de travail et veut faire honneur à son petit monde. Sa paroisse est une de ces petites paroisses de banlieue, qui n'a pas encore de nom, « si pauvre », dit-il. Depuis longtemps il s'attend à une nomination qui le ferait curé et peut-être même lui donnerait la responsabilité d'un vicaire. Lui-même, cependant, ne désire que prêcher et confesser. « Maintenu hors de la hiérarchie paroissiale régulière, familier des besognes les plus serviles, en toute occasion maître Jacques et bon à toutes fins »[1], il a un modeste emploi à Notre-Dame-des-Victoires. Dans ce rôle obscur, cet humble prêtre a obtenu de suppléer au confessionnal quelques-uns de ses brillants collègues. Peu à peu, suppléant toujours, il en est venu à y passer le plus clair de son temps.

1. *L'Imposture*, p. 41.

Dans son ministère, ce prêtre extraordinaire a une ténacité sublime. Jamais prédicateur à la mode, enragé de succès mondains, ne témoigne d'autant de persévérance et de zèle à séduire les belles pécheresses, à trouver et à retenir les plus délaissées, les moins enviables et les plus diffamées du troupeau. « Cuisinières matinales, le panier au bras, petites modistes à midi croquant les noix du dessert, deux sous à la main pour le tronc de saint Antoine de Padoue, dévotes à profil de jument, vieillards humbles et calamiteux, collégiens, transfuges de M. l'aumônier, l'abbé Chevance recueille tout, le cœur plein de joie » [2]. Parmi ses infirmes et ses déchus, il s'éclaire d'une lumière étrange et surnaturelle.

Malgré ses états de service, un jour vint où l'abbé Chevance est sacrifié à la paix religieuse. S'étant avisé de réciter les prières de l'exorcisme sur la tête d'une fille devenue démente et la terreur de deux villages, il doit quitter le diocèse de Verdun après une sorte de scandale dont les journaux radicaux tirent habilement parti. La guérison inattendue est considérée par tous les gens de bon sens comme une provocation imbécile, capable de faire le plus grand tort à la paix religieuse dans le diocèse. Le bruit fait à propos d'un acte si simple constitue pour l'abbé Chevance lui-même une preuve assez forte de son impardonnable maladresse, bien qu'il ne sache dire comment. Ainsi il ne doute pas d'avoir agi envers la folle selon le précepte de la charité et d'avoir accompli son devoir, mais il ne doute pas non plus que l'irritation de ses chefs est légitime. « Pour être irréprochable, un prêtre doit passer inaperçu », dit-il [3]. En dépit des consolations et des encouragements de l'évêque qui, « ne condamnant que l'imprudence et rendant justice aux intentions », offre une autre paroisse au prêtre repentant. L'infortuné croit sa réputation perdue, son honneur sacerdotal en péril. La disgrâce serait même complète sans la protection, jugée indiscrète, de Mlle Chantal, fille de l'éminent auteur de *l'Eglise du douzième siècle*.

---

2. *L'Imposture*, p. 42.
3. *L'Imposture*, p. 253.

Le scandale que l'abbé Chevance a fui, si loin, mais pour lequel il est né sans doute, vient le chercher de nouveau jusque dans sa mansarde. Un bel esprit lui donne le nom de « confesseur de bonnes ». Ce mot fait fortune ; il court les salons bien pensants et l'abbé Chevance passe pour un « vieil original ». L'idée ne lui vient pas du tort injuste qu'il subit, mais l'indulgence de ses supérieurs, leurs bontés achèvent de le réduire au désespoir. Il se croit indigne du ministère, ou du moins de toute autorité. Sa timidité devient une infirmité touchante et ridicule dont le monde s'amuse. Dans l'extraordinaire ingénuité de son cœur, l'abbé Chevance se résigne à souffrir. Peu à peu, il retrouve sa joie. « A chacun selon ses forces, selon les lumières qu'il a reçues, les grâces... » dit-il [4].

En acceptant sa destinée, l'abbé Chevance cède toute la place à Dieu. Le regret d'avoir fait le mal, le désir de le réparer, le souhait d'être meilleur le laissent incapable de se défendre et il se livre du premier coup. Ce travers ridicule masque aux yeux de tous une hardiesse dans les voies spirituelles, un sens extraordinaire de la grâce de Dieu. Un autre que lui eût sans doute épuisé tôt son courage dans cette lutte inégale, gaspillé en quelques jours les réserves de l'âme. Il ne se méprise pas, il se prend simplement en pitié, certain de n'avoir jamais rien fait de bon, ni même d'utile. « Me voilà maintenant vide, tout à fait vide », dit-il [5]. Après tant d'année gaspillées, à ce qu'il lui semble, il ne pense plus qu'au travail qui le presse, aux occasions manquées, au temps perdu.

Jusqu'au dernier moment de sa vie, l'abbé Chevance ne se relâche jamais de son devoir. N'est-il pas comptable à Dieu du cri de l'abbé Cénabre qui a perdu la foi, lui, le seul à connaître le secret de son confrère ? Il n'espère plus rien sinon un seul signe où peut peser de tout son poids la pitié divine. Sûr de tenir entre ses vieilles mains non pas seulement son propre salut, « mais le salut d'autrui, de cet autre homme plus malheureux, plus abandonné que lui-même » [6], il ne veut pas paraître devant Dieu sans avoir donné à son confrère déchu le baiser de paix. Nulle force au monde ne le détournera de ce devoir. Sous l'inspiration du Saint-

4. *L'Imposture*, p. 264.
5. *Id.*, p. 302.
6. *Id.*, p. 286.

Esprit, l'abbé Chevance ne veut perdre une seule chance de ramener à Dieu son confrère. Tout tremblant, il jette le secret au coin le plus obscur de la chapelle de la Vierge. Il sait que le cœur ineffable et maternel de Marie est incapable de rien refuser.

Dans son délire, conscient toujours de ne pas avoir fini tout son travail, l'abbé Chevance ne veut pas mourir. Il a une démarche urgente, indispensable à accomplir. Ce qui lui reste de vie est comme inexplicablement suspendu au bondissement de ses artères. Pensant à l'abbé Cénabre, il balbutie : « J'irai à lui, je le trouverai, je lui dirai... J'aurai sûrement la force de dire... » [7]. Rassemblant ses forces, il va chez son confrère, tâchant de former un seul cri dans sa gorge serrée : « Votre vie ! Votre vie éternelle ! Ayez pitié de vous ! Je puis vous pardonner » [8]. Le vieux prêtre tremblant n'a pas de crainte mais de la pitié. Terrassé par une crise d'urémie et tendu à la limite de son effort, il se relâche. Ne pouvant plus rien, ni pour lui-même, ni pour autrui, il consomme le reste de ses forces. Il aurait désiré que l'abbé Cénabre le bénisse, il aurait voulu lui demander cette grâce avant de le quitter pour jamais. Sans effort, comme de plain-pied à jamais, il entre dans la grande simplicité de Dieu.

Si nous résumons cette vie si pleine et si simple, nous constatons que l'abbé Chevance ne se croit jamais plus qu'un ver de terre et se soumet totalement à la volonté de Dieu. Sa souffrance est caractérisée par une espèce de joie qui resplendit jusqu'au ciel. N'ayant jamais d'autre but que celui d'accomplir sa tâche devant Dieu, il ne sera jamais satisfait tant qu'il ne l'aura pas finie. En donnant sa vie même pour un réprouvé, il remplit son dernier devoir. Serviteur bon et fidèle jusqu'à la fin, il entre dans la vie éternelle sans une parole, sans une larme ; dans un silence et un abandon solennels, il rend pleinement gloire à Dieu.

Marie-Céleste, S. C.
Seton Hill College,
Greensburg, Pennsylvania

7. *L'Imposture*, p. 287.
8. *Id.*, p. 288.

Noblesse de Lettres

Il n'y a pas de pays où les lettres soient plus honorées qu'en France. Elles le sont moins en Angleterre. Il en fut ainsi de tout temps.

Les lettres ont toujours été considérées en France comme un don qui élève l'homme dans la considération publique et peut en faire dans la hiérarchie du monde l'égal des rois. En Angleterre c'était pour celui qui s'y exerce ou un passe-temps s'il avait de la fortune ou un gagne-pain s'il n'en avait pas ou les deux à la fois. Quelques auteurs ont fait de l'argent, mais ils devaient s'ingénier à plaire, parfois flatter et surtout ne pas porter ombrage aux puissants du jour. Même si l'on avait obtenu un titre comme celui de poète du roi, aucune estrade ne consacrait l'apothéose publique. Il n'y avait pas de lauriers pour fêter l'auteur comme un héros, comme ceux des Jeux Olympiques de la Grèce antique, de la Rome des Césars ou comme l'a toujours fait Paris, la Cité des Rois, des Salons et de l'Académie française. Si le Panthéon réserve une large place aux cendres des hommes de lettres, à Westminster Abbey il n'y a qu'un coin des poètes.

En France la tradition en honneur remonte à très haut. Elle se confond avec la formation de la langue française. L'histoire de France commence avec les lettres. Dès son début elle portait dans son sillon un épanouissement de l'esprit qui allait devenir une œuvre de civilisation.

Si au début du Moyen Age, la France la première, a pu dresser les barbares germaniques avides de rapines et de commandement — ceux qui avaient démoli l'Empire romain et ses lois pour y substituer leur bon plaisir — elle l'a fait avec les armes de l'esprit, par la religion, par la poésie et les chansons. Ainsi avait-elle enseigné aux barbares la piété, la mesure, la grâce de vivre et l'abnégation. Les troubadours du Midi, les véritables messagers de l'art et de la culture latine, avec leur émules les trouvères du Nord, tous associés aux femmes aimées, ont créé une atmosphère d'exaltation des choses de l'esprit et ont ainsi vaincu la grossièreté et les appétits peu raffinés des conquérants du Nord. C'est avec

les complicités de l'art et de l'amour que ces derniers ont pu être domptés. On peut estimer l'importance du chemin parcouru et la différence qui en résulta, lorsqu'on compare l'époque où Grégoire de Tours nous raconte les débauches des rois et des nobles germaniques avec l'époque où Eléonore d'Aquitaine donnait aux poètes et aux chansonniers l'occasion de gouverner avec leur art, la cour de France en premier et plus tard, celle d'Angleterre. Reine de France pour commencer, ensuite comtesse d'Anjou et reine d'Angleterre, elle n'a jamais oublié qu'elle était fille du Midi, de langue d'Oc. Elle-même, petite-fille d'un troubadour fameux, Guillaume IX, duc d'Aquitaine, et mère du non moins fameux ami des trouvères, Richard Cœur de Lion, cette femme remarquable, successivement reine de France et reine d'Angleterre, caractérise incontestablement son époque [1].

Il est curieux que les historiens intéressés à reconstituer le passé n'aient pas encore débarrassé l'histoire des scories partisanes et nationales, pour reconnaître la personnalité extraordinaire de la princesse du Midi qui, à la cour de France et ensuite à celle d'Angleterre, impose ses goûts, domine ses maris et ses enfants et crée une œuvre de culture qui rehausse l'esprit des deux cours royales. Son nom ne se retrouve plus dans la mémoire du Midi de la France, sinon sur la villa que lord Brougham s'est fait construire à Cannes, après les guerres napoléoniennes et qu'il a appelée, le Château Eléonore. Simple coïncidence, mais la date est intéressante parce qu'elle correspond, avec l'apport du tourisme anglais, à une renaissance du Midi.

Tous les témoignages montrent que cette reine d'Angleterre du XIIe siècle, était restée française, entourée de ses amis de France et que son mari, français également, véritable fondateur de l'administration royale en Angleterre, est aussi celui qui a introduit dans son royaume

1. Guillaume d'Aquitaine, l'ancêtre, avait été le fondateur de l'abbaye de Cluny en 910. Eléonore de Provence, femme de Henri III d'Angleterre, patron des arts, a aussi contribué à maintenir la tradition française. Sous ce dernier règne, l'Université d'Oxford fut dotée de privilèges semblables à ceux de l'Université de Paris. Le beau-frère roi, du mari d'Eléonore, sa sœur, Simon de Montfort, inspiré par la doctrine des Dominicains, est le véritable fondateur du parlementarisme anglais.

les principes du droit romain pour gouverner un pays jusqu'alors livré à l'anarchie. Ses relations continentales lui avaient permis de faire venir en Angleterre des légistes des universités italiennes et françaises pour en faire ses conseillers. Son œuvre a été assez durable pour permettre à son fils Richard Cœur de Lion, qui avait hérité de la couronne anglaise, d'être dispensé de s'établir en Angleterre pour le plaisir de guerroyer en Orient et s'appliquer à agrandir ses fiefs en France, sans que l'administration de son royaume anglais en souffre.

L'œuvre de communauté dans les goûts et les aspirations créée par cette double monarchie, française d'origine et anglaise d'adoption, a été rompue après la guerre de Cent Ans, lorsque les deux pays, chacun laissé à lui-même, suivirent deux destinées différentes. Jeanne d'Arc a mis un terme à une confusion de loyautés, en montrant l'esprit national français.

La destinée de la France, celle des faits d'armes alliés à la création artistique, allait finir par lui donner sur l'Angleterre une supériorité incontestée, celle des lettres. Marlborough et William Pitt se sont chargés de l'autre.

Au seuil de l'histoire de France, il n'y a pas d'épisode plus remarquable témoignant d'une activité révélatrice des dons de l'esprit, comme celui où les porteurs des images du soleil du Midi, allaient chanter leur joie claire aux barbares du Nord endurcis dans leurs pratiques brutales et guerrières. L'histoire n'a pas complètement perdu les noms de ces chansonniers, poètes et musiciens. C'est à un Anglais, le Dr Hueffer que nous devons une étude détaillée sur les troubadours, publiée en 1878. On connaît quelque 400 noms de poètes et chansonniers dont une centaine du XIIIe siècle. La plupart sont des nobles du Midi. Ils figurent aussi dans la collection d'Uc de Saint-Cyr, lui-même un troubadour de l'époque. Rambaud, seigneur d'Orange, nous a laissé un commentaire de ses propres chansons. Richard Cœur de Lion maîtrisait, dit-on, les deux langues et composait poèmes et chansons en langue d'oïl et d'oc. Les poètes avec leur autorité, influençaient la politique et jamais depuis,

un mouvement littéraire n'a eu aussi grande influence civilisatrice. Dante fait figurer les troubadours dans la *Divine Comédie* et Pétrarque n'a-t-il pas été chercher sa Laure dans cette Provence qui était faite pour inspirer la poésie et l'amour ? C'était d'ailleurs le berceau de la poésie et un troubadour, Marcabrun, est le premier qui fait usage de la règle du *Clus Trove.* Aragon, dans la préface des *Yeux d'Elsa,* ne nous dit-il pas que la rime est l'élément caractéristique qui libère la poésie de l'emprise romane pour en faire la française ?

La liste des poètes du Midi est aussi longue qu'évocatrice. Bernard de Ventadour était devenu fameux à la cour d'Eléonore d'Aquitaine après avoir été l'amant d'Agnès de Montluçon. Bertrand de Born qui était du Périgord et que Dante a retrouvé aux enfers, n'a probablement pas su racheter sa conduite par la beauté de ses chansons, ni en suivant Richard Cœur de Lion en Palestine. Mais par contre, Dante nous dit avoir rencontré Arnout, seigneur de Riberac, et Folquet de Marseilles dans sa tournée du Paradis. Il les estime supérieurs à Giraut de Bornehl, un autre troubadour pourtant fameux. L'histoire la plus tragique est celle de Guillaume Capestang, amant de la belle Seremonde, comtesse du Roussillon, dont le mari s'est vengé en tuant le chansonnier et donnant son cœur rôti à manger à sa femme. Lorsque celle-ci l'apprit, de son mari même, elle se tua en se jetant par la fenêtre. L'histoire eut son épilogue quand les nobles, indignés de la conduite du mari, à l'instigation d'Alphonse, roi d'Espagne, mirent à mort le comte du Rousillon et firent un tombeau commun à Seremonde et à son amant dans la cathédrale de Perpignan.

La gloire des inspirés de la parole était telle qu'encore au XVIe siècle, le fameux Michel de Nostre Dame, médecin de la reine, Cartheine de Médicis, et connu à la postérité sous le nom de Nostradamus, nous a laissé une histoire de la vie des plus célèbres et anciens poètes provençaux, imprimée en 1575. La célébrité de Nostradamus, Juif converti et porteur des dons prophétiques de sa race, auteur des *Centuries* est une preuve de l'importance que cet esprit éclairé accordait aux chanteurs

dont l'histoire oublie les noms. Lui-même, enterré dans l'église de Salon, en Provence, n'est-il pas fils de ce Midi dont l'exubérance artistique allait prendre fin au XIIIe siècle. Elle n'allait reprendre qu'au XIXe siècle, avec Frédéric Mistral et son poème, *Mireille*.

Cette fin du XIIIe siècle était l'époque où l'on ne savait pas au juste où s'arrêtait la France et où commençait l'Angleterre. Car l'Angleterre avec ses mêmes troubadours tant oubliés, avait été conquise à la culture française depuis le jour où Guillaume de Normandie, et sa troupe de chevaliers d'aventure, ont entrepris la plus audacieuse conquête du Moyen Age, celle dont le produit tardif devait être l'Empire britannique. N'est-il pas symptomatique que le boute-en-train de cette expédition française soit le troubadour Taillefer — nous le voyons figurer sur la tapisserie contemporaine de Bayeux — lui qui, à la bataille de Hastings, entraînait les combattants avec la chanson de Roland ? Ici encore l'histoire devrait être rectifiée au lieu de se plaire dans des sous-entendus.

La vérité est qu'après la conquête de Guillaume, duc de Normandie, l'histoire de France et celle de l'Angleterre sont inextricablement enchevêtrées. Les historiens anglais le cachent souvent et ne sont pas disposés à reconnaître ce qu'ils doivent à l'influence française et romane. Churchill, en dernier, parle dans son histoire du peuple anglais, comme s'il y avait eu une race anglaise d'origine. Il parle des Romains comme des coquins d'envahisseurs et n'a d'excuse pour Guillaume le Conquérant qu'en voulant le faire passer pour Viking, apparenté aux pillards navigateurs qui anciennement avaient colonisé une partie de l'Angleterre. L'Encyclopédie Britannique nous parle d'une langue *Norman French* ne voulant pas accepter que la langue des conquérants eût été la langue d'oïl qui était dès cette époque la langue littéraire française de la plus grande partie de la France, différente de la langue d'oc, qui était parlée dans le Midi. C'est le français d'oïl qui a été importé en Angleterre par les envahisseurs et aussi plus tard par les nobles de la suite des comtes d'Anjou. La langue anglaise s'est formée par la fusion du français avec le parler des Jutes, Angles et Saxons, sans parler des Danois qui séjour-

naient sur les côtes. La gestation de la langue anglaise a duré trois siècles et la langue n'en est que d'autant plus riche avec quantité de synonymes d'origine française et germanique.

Le français était la langue de la classe régnante, la *ruling class* de l'Angleterre jusqu'au règne de Richard II qui ordonna, vers 1390, qu'elle fut remplacée par l'anglais. Le premier auteur de langue anglaise, Chaucer, de cette même époque, peut être considéré comme celui qui a fixé la langue littéraire anglaise. Il avait été protégé par Jean de Gant, l'oncle du roi Richard II, le même qui protégea Wiclef, le premier traducteur de la Bible en anglais. La langue anglaise venait d'obtenir droit de cité. C'était l'époque où Du Guesclin avait réussi à faire sortir les Anglais de France et les événements préparaient le dernier tour de l'interminable lutte qui allait mettre en scène la grande héroïne Jeanne d'Arc. La séparation de la France devait permettre à l'Angleterre de se créer une personnalité distincte à travers les difficultés intestines de la guerre des Deux Roses. Dans ce tourment proche de l'anarchie, la littérature anglaise ne pouvait se montrer. Il n'y avait plus de modèles à suivre comme au temps de Chaucer auquel ses protecteurs avaient facilité des voyages en France et en Italie, où il avait appris l'art de la rime.

L'histoire de la littérature anglaise dans toute sa vigueur nationale, et non plus comme une fleur de printemps sous la neige, commence avec l'époque mâle des Tudors. L'Eglise qui avait rendu à l'Angleterre ce que les envahisseurs barbares avaient détruit, c'est-à-dire l'héritage romain, avec Henri VIII se trouvait à son tour meurtrie. L'Angleterre dorénavant voulait vivre de ses propres ressources spirituelles. Mais gare à qui émettait ses opinions trop ouvertement. L'œuvre remarquable de Thomas Moore, *Utopia*, le premier traité de science sociale pour l'Angleterre, présenté sous le couvert d'un conte invraisemblable, ne lui valut qu'un succès de méfiance. Une critique de plus adressée au roi et l'auteur finit à l'échafaud. Henri VIII avait pris au sérieux le titre que le Pape Léon X lui avait donné en le proclamant « défenseur de la foi » quand il s'était amusé à réfuter les théories de Luther dans un pamphlet que

l'histoire à peine mentionne. Le roi seul pouvait impunément manier le verbe. La reine Elizabeth, sa fille, aussi se piquait d'être suprême dans la connaissance des auteurs classiques.

Avec tout l'encensement qui entourait cette reine, l'époque d'Elizabeth n'est pas plus clémente pour les artistes et les gens de lettres. Pour vivre, ils doivent se dévouer à l'amusement des seigneurs et faire bien attention de ne pas être accusés pour leurs opinions. Auteurs, artistes et régisseurs, pour répondre aux goûts avides de plaisir et de distraction, organisent le jeu de scène. Le théâtre prend un essor comme nulle part ailleurs. C'est l'époque où la société anglaise se laissait aller aux joies de vivre alors que la richesse augmentait d'une manière prodigieuse. Les aventuriers de la mer, les anoblis et les commerçants, ayant de quoi dépenser, recherchaient les plaisirs de la taverne et du théâtre. Le nombre de théâtres à Londres, dans la seconde moitié du XVIe siècle, augmente hors de toute proportion. Onze nouveaux théâtres dont on connaît les noms et les régisseurs, ouvrent leurs portes entre 1570 et 1599, sans compter les petites estrades et les représentations à domicile chez les seigneurs et chez la reine. Le nombre des tavernes ne peut se compter. Il y en a de célèbres comme la Hure, le Diable, le Cygne, la Mitre, la Sirène ou le Singe à Cheval où se rencontrent les artistes auteurs et en même temps acteurs. La cité est déjà aux mains des puritains, mais lorsqu'elle ordonne la fermeture d'un théâtre, un autre ouvre ses portes. Acteurs et auteurs risquent la prison, mais le gain ne les décourage pas. Quand les jalousies s'en mêlent, on court le risque de la potence. Francis Kett, ami de Christopher Marlowe, dénoncé d'athéisme a été pendu et Robert Greene, auteur rival de Marlowe, ne dénonce-t-il pas ce dernier d'un crime semblable après le succès de la pièce *L'histoire tragique du Docteur Faust* ? On sait que Marlowe échappa à la condamnation parce qu'il fut tué à la suite d'un drame sordide, par un valet qui était l'amant de sa femme. C'était un auteur de grand talent.

Mais le nombre des auteurs de pièces de théâtre ne se comptaient pas. L'histoire en retient quelques-uns, plus en vedette comme Ben

Jonson, Christopher Marlowe, Robert Greene, Thomas Nashe, Heywood, Wilson, Legge, sans parler de Shakespeare, tout en oubliant quantité d'autres qui faisaient la joie du public. Le nombre des pièces qui se jouaient pouvaient bien rivaliser avec le nombre des films qui se produisent aujourd'hui. Le public recherchait la variété. Auteurs et comédiens n'étaient pas traités avec égard. La société dans laquelle ils étaient mêlés, était celle des bandits de la mer, des habitués des tavernes, des grands buveurs et des filles de joie. Mais on ne se comportait pas mieux à la cour. Sous Jacques I, en 1606, un favori Barlowe écrit : « Depuis que le roi du Danemark est venu, les banquets et les plaisirs m'ont mis sur les dents. Ces plaisirs m'ont occupé chaque jour de telle sorte que j'ai pu me croire dans le paradis de Mahomet. Nous avons eu des femmes et du vin en telle quantité que tout spectateur sobre eût été étonné ».

Une telle époque n'était pas tendre pour les poètes. Walter Raleigh, qui avait écrit des vers, devait remédier à cette faiblesse en faisant le navigateur et aller chercher la gloire sur les rivages inhospitaliers auxquels il donna le nom de Virginie. Dans une société où les grands aventuriers dominent, pourquoi s'étonnerait-on que Shakespeare qui n'était ni noble, ni courtisan, ne fût pas mieux connu, hors de ce cercle de comédiens auteurs qui se jalousaient les uns les autres ?

Nous avons de cette époque quelques passages de lettres de Thomas Nashe qui nous montrent Shakespeare comme timide, et dans une correspondance de Greene, qui y fait allusion, il l'appelle le corbeau parce qu'il ne l'aimait pas. Il paraît que Shakespeare était réservé et participait de mauvaise grâce aux souleries de Ben Jonson. Il se perdait dans le grand nombre d'auteurs et de comédiens qui écrivaient, jouaient et même modifiaient leur pièce au cours de la représentation, alors que les chefs de troupe, les commanditaires et régisseurs, tels que James et Robert Burbadge, John Perkyn, John Lanham et tant d'autres, étaient plus en évidence pour récolter les louanges.

Le théâtre, sous la reine Elizabeth, est instructif pour le peu de considération qu'il donne aux artistes, auteurs et acteurs. Leur condition semblait trop modeste. Une allusion dans *Hamlet* nous le montre, quand le prince du Danemark dit à Polonius : « Veillez à ce que les comédiens soient bien traités. Entendez-vous ? Qu'on ait pour eux des égards car ils sont le résumé, la chronique abrégée du temps. Mieux vaudrait pour vous une méchante épitaphe après votre mort que leur blâme pendant la vie ». Il ressort de ce passage que le comédien était bien l'auteur de la comédie.

C'était l'époque qui honorait les marchands, les flibustiers et les courtisans. Un de ceux-ci, qui était poète, devait se faire pirate pour plaire et pourtant Walter Raleigh n'échappa pas à la potence. Il a prouvé que la poésie est une dame qui s'accommode aux cruautés en les chantant. Dans cette société de buveurs et d'habitués de tavernes, il n'est pas étonnant que Shakespeare n'arrive pas à se dégager, étant timide, laborieux et se gardant bien de susciter des jalousies, car il savait ce qu'il en coûte. Il est exceptionnellement prudent pour ne pas prêter le flanc aux attaques. Lorsqu'on songe que c'est l'époque des rivalités commandées par la foi, lui, l'animateur de toutes les passions, ne parle jamais de religion et ne prend aucun parti. Aussi semble-t-il qu'il ne peut y avoir d'énigme sur l'identité de Shakespeare, et il n'est pas besoin, en prêtant aux riches, de recourir à Francis Bacon, le puissant personnage de l'époque, pour supposer que c'était lui l'auteur des drames et ainsi trouver une excuse pour les contemporains d'avoir méconnu un génie. La pédanterie de Francis Bacon eût été bien embarrassée d'écrire les poèmes et les drames de Shakespeare et encore plus de fréquenter les mauvais lieux où auteurs et acteurs se stimulaient entre eux pour trouver des sujets qui pouvaient intéresser le public. C'est là où vécurent Marlowe qui. lui aussi, avait du talent, Ben Jonson qui avait beaucoup d'esprit et le timide Shakespeare qui était surtout intéressé à gagner de l'argent pour se retirer dans son pays natal à Stratford-sur-Avon où entre-

temps il avait fait l'acquisition d'une maison confortable. D'ailleurs il n'était pas le dernier génie à être méconnu par ses contemporains. Un demi-siècle plus tard, Milton ne résistera pas au sort changeant de la politique. Avec la Restauration il n'aura pas retrouvé le paradis perdu.

Le XVIIIe siècle va donner à l'Angleterre Daniel Defoe, créateur de *Robinson Crusoé*, qui fera le délice des enfants et un guide pour l'aventure coloniale. Mais pour mieux se faire apprécier Daniel Defoe nous laissera des observations judicieuses sur la géographie économique de l'Angleterre. Jonathan Swift n'a pas eu le même succès avec ses satires et son *Gulliver*. Il est mort fou.

C'est le XIXe siècle qui va donner à l'Angleterre la mesure de ses remarquables capacités littéraires, mais gare aux non-conformistes. Ceux qui n'étaient pas aussi prudents que Shakespeare, n'avaient pas une vie facile ni agréable. On ne trouve pas facilement des mécènes anglais pour les gens de lettres. Byron et Shelley, qui avaient de la fortune, se sont expatriés parce que leur pays ne leur donnait aucune satisfaction. Byron est mort dans un geste de défiance en exprimant son amour pour la Grèce éternelle, celle qui honorait les poètes pour en faire des dieux, et Shelley, fatigué d'une vie sans récompense, s'est laissé sombrer dans le bleu de la Méditerranée. Le cas le plus intéressant est celui du conteur le plus raffiné de l'Angleterre victorienne, Oscar Wilde. Il avait compris son pays tout en fréquentant les salons auxquels il n'appartenait pas de naissance. Il s'est permis de railler et même de faire de la morale. Avec un talent inégalé, il nous raconte l'histoire de Dorian Gray, qui était celle de la jeunesse dorée de l'Angleterre, celle des Byron et des Shelley, à laquelle il aurait pu ajouter la sienne. C'est l'histoire d'un héros de salon qui ne songe pas à la sentence inexorable qui pèse sur une vie de plaisirs et d'ambitions défendues. Il en a fait un drame aussi beau que celui du *Docteur Faust*. Quand il a cru qu'avec son talent et son prestige, il pouvait se moquer des vices de son époque, il lui est arrivé ce qui serait arrivé à Marlowe si un valet ne l'avait pas tué. Il a été condamné à la prison où il composa l'admirable poème de la *Balade de Reading Goal*.

Si quelques années plus tard Tennyson trouvait sa place au coin des poètes à Westminster Abbey, c'est qu'il convenait que l'Angleterre lui rende un hommage spécial en reconnaissant en lui l'équivalent de Victor Hugo, qui était glorifié en France.

Mais en touchant l'actualité, personne n'a songé à commémorer Bernard Shaw comme le génie dramatique de cette époque, ni H. G. Wells le conteur avec vues prophétiques le plus intéressant de son temps. C'est que les deux s'étaient permis de railler les mœurs de leur pays, l'un en admirant les héros étrangers et en liant parti avec les mécontents, les fondateurs du *Labour Party*, et l'autre, en prouvant que l'Angleterre n'était pas une démocratie.

Si l'on cherche un pays qui honore ses gloires littéraires, il faut retourner en France. Quand Richelieu a fondé l'Académie française, il n'a fait que suivre une voie tracée, celle qui met en honneur les lettres. L'Académie a fait depuis une œuvre de défense de la langue et de sa pureté en recommandant à tout auteur de suivre les préceptes de Boileau. Mais elle fait plus. Elle s'impose comme une institution qui exige l'uniformité dans l'usage de la langue. Il n'y a pas de parler pour les gens de lettres, le « français du roi » — l'équivalent du *King's English* — différent de celui du peuple. L'Académie appartient à la nation et agit pour la nation. Elle a servi la démocratie, car tous les Français sont appelés à s'orienter sur son modèle. Aussi l'Académie règne-t-elle en France. On raconte que lorsque Napoléon s'y est présenté pour se faire élire membre, il pria les académiciens de rester assis. C'est que dans la hiérarchie des institutions le gouvernement semble second en importance auprès des 40 immortels. Les maréchaux n'obtiennent leur consécration suprême que lorsqu'ils sont assis avec les gloires de la littérature. Athènes, sous Périclès, n'aurait pu songer mieux faire. Et quand de Gaulle aura fini d'être chef du gouvernement, il aura encore l'occasion de s'élever d'un rang puisqu'il a tous les titres en commençant par ceux des lettres, pour être membre de l'Académie française.

Radu A. Floresco
St. Bernard College

Le sens des faits

Naïveté

Frère Thomas d'Aquin
En dépit de sa très noble origine
Fut, comme bien on l'imagine,
L'amusement du milieu parisien :
Il ne s'affirmait guère et ne tranchait de rien.
Un camarade d'école
Qui se voulait plaisantin
Le fit même un jour marcher jusqu'au jardin
Pour voir passer « un bœuf qui vole... »
Thomas, inspectant tous les coins,
Fit remarquer qu'il ne l'y trouvait point.
L'autre exaspéré : « Imbécile,
« Comment avez-vous cru
« Qu'un bœuf... Non ! a-t-on jamais vu... »
— « J'ai cru, reprit Thomas, qu'il était plus facile
« Pour un taureau de voleter
« Que pour un Prêcheur de fausser la vérité ».
Malheureux qui n'a point les yeux de tout le monde :
Au pays des taupes, la souris est immonde,
Et bien des naïfs, depuis Thalès de Milet,
La fable d'un plus gros benêt.

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

André Chamson [1]

Il est impossible d'évoquer Nîmes, ville natale de Monsieur André Chamson, sans qu'aussitôt surgissent dans nos esprits mille réminiscences d'une histoire et d'une littérature qui nous sont familières : histoire de la Gaule antique, et toujours vivante, — même aux Nations Unies ! — d'une Gaule jamais tout à fait oublieuse de l'emprise romaine ; littérature originaire de cette langue d'oc, autrefois souveraine dans le Midi, et dont votre province, Monsieur, a gardé le nom.

Vous êtes du Languedoc... « autant qu'on peut l'être ! » avez-vous écrit, identifié à ce pays de fidélité si tenace, au point qu'aucune époque de son passé convulsif n'a pris pour vous de recul définitif. L'histoire

1. Allocution de bienvenue prononcée au Conseil des Arts du Canada, le 10 avril.

de votre cousinage recoupe la grande Histoire au temps des « dragonnades... » comme à l'heure de Bouvines. Et « Roux, le bandit », fils de votre esprit, objecteur de conscience, héros de votre premier roman, a sans doute un peu du sang indomptable de quelque lointain parent.

Mais c'est dans un passé encore beaucoup plus éloigné qu'il faut chercher vos origines, puisque, selon les philologues, votre premier ancêtre serait un légionnaire de César ! Quoi qu'il en soit, le profond enracinement de votre famille dans cette vallée des Cévennes vous a donné à vous, homme d'histoire qui avez vécu comme dans une perpétuelle rétrospective, le sens si rare de l'unité du temps.

Souvenir et continuité ! Telle est bien la constante, la ligne de foi sur laquelle est axée toute votre œuvre. Cette ligne chemine, des « Hommes de la route », du début de votre carrière littéraire, à « nos ancêtres les Gaulois », de publication récente, à travers près de trente romans et essais qui en tirent une grande force.

Nul ne s'étonnera donc que vous qui, dans « Languedoc méditerranéen » avez écrit : « Hier... ce n'est pas seulement la veille du jour où nous sommes. C'est tout ce que peut embrasser une mémoire vivante », ayez eu le goût des reconstitutions historiques. Le goût ? La vocation, devrais-je dire. Vocation qui, après votre stage préparatoire à l'Ecole des Chartes, vous a longtemps attaché à la conservation de Versailles et, par la suite, a fait de vous le directeur actuel des Archives Nationales à Paris.

Ce n'est pas non plus en simple amateur d'art que vous avez organisé, au Petit-Palais, tant d'expositions et commenté des Ecoles et même des siècles de peinture. C'est avec le culte du patrimoine et de sa transmission intégrale.

Mais cette carrière d'homme de souvenir, que domine une soif héréditaire de continuité, de tragiques événements l'ont, pour un temps, interrompue. Dès 1939, on vous retrace à l'état-major du général de Lattre de Tassigny, combattant aux côtés d'André Malraux, sur l'antique terre de Provence et, plus tard, aux avant-postes de Lorraine.

La France vous a décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille de la Résistance. Il est vraiment symbolique que cette médaille orne votre poitrine car si, avant l'habit vert des « Académiciens », vous avez endossé la casaque des « résistants », c'est que depuis toujours vous portiez sur votre âme la tunique de ces héroïques « Camisards », vos ancêtres, ceux-là mêmes qui, sur les murs de la Tour de Constance, à Aigues-Mortes, gravèrent le mot d'acier : « Résister ! »

Monsieur l'Académicien, le Conseil des Arts s'est honoré en vous

invitant à faire une tournée de conférences au Canada. Et vous, en acceptant, vous avez ravi tous vos admirateurs qui vous remercient en outre de vous être fait accompagner de votre collègue préférée de l'Ecole des Chartes, Madame Chamson.

Au nom du Conseil des Arts, au nom de l'Alliance Française d'Ottawa qui vous accueille ce soir, au nom de tous ces amis qui sont venus vous entendre dans ce sanctuaire d'art où, nous l'espérons, vous trouverez un peu de l'atmosphère de votre Petit Palais, soyez le très bienvenu.

G.-H. Lévesque, O. P.
Vice-Président du Conseil des Arts du Canada.

L.-B. Geiger, Maître en Sacrée Théologie

Au Salon du Recteur de l'Université de Montréal, le lundi 7 mars 1960, le Père Louis-B. Geiger, dominicain de France, docteur en philosophie de l'Institut catholique de Paris, professeur aux Facultés canoniques du Saulchoir, professeur agrégé à l'Institut d'Etudes médiévales, reçoit le titre *suprême* dans l'Ordre des Frères Prêcheurs de Maître en Sacrée Théologie.

Le Père Geiger est à la fois théologien, philosophe et historien. Ses ouvrages, dont *La participation dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin* (Paris, 1942) et *Le problème de l'amour chez saint Thomas d'Aquin* (Montréal et Paris, 1952), sont bien connus des spécialistes. Il a participé dernièrement avec plusieurs de ses collègues de Montréal à la rédaction d'une chronique internationale de philosophie parue sous les auspices de l'Unesco. Ses chroniques, ses bulletins, ses articles dans plusieurs revues européennes manifestent l'axactitude, la connaissance en profondeur et une large culture. Le Père connaît et parle plusieurs langues. Ses maîtres furent les Pères Mandonnet, Sertillanges, etc., et sa reconnaissance envers chacun d'eux manifeste justement la générosité de ses perspectives.

Ajoutons que le Père Geiger est un grand ami du Canada. Il nous comprend, il nous accepte, il nous aide. L'apôtre en lui permet de voir et de juger avec pondération et amitié nos initiatives et nos limites. Ceux qui ont eu l'avantage de profiter de ses conseils et d'entendre ses homélies du dimanche à la Chapelle Universitaire savent à quoi s'en tenir sur la foi et l'intelligence de cet homme de doctrine et de science qui sait discrètement et pourtant avec grande autorité affirmer les fondements de la vie chrétienne.

L'Institut d'études médiévales

Deux livres de Mgr Félix-Antoine Savard

La touchante légende de saint Martin qui coupa son manteau pour en donner la moitié à un pauvre, nous est présentée sous le titre *Martin et le Pauvre*, sur papier de luxe *plainfield linen*, dans une typographie aérée aux lettrines rouges. Avec un peu d'imagination et une bonne plume, ce que personne ne refusera à Mgr Savard, l'exploit de Martin reprend vie et actualité. Grandeur et simplicité font de ce récit qui appartient à l'humanité, un beau volume pour les gens de mon pays. Une histoire qu'un père de famille ou un chef scout racontera aux jeunes rassemblés autour de lui. L'effet en sera des plus bienfaisants.

Avant *Le barachois*, il y a *Menaud, maître-draveur* qui conquiert la forêt à coups de hache, y trace ses avenues en souverain. Puis apparaît *L'Abatis*, une halte, un arrêt poétique où le défricheur contemple son nouveau domaine : forêt hier, terre fertile demain. Poursuivant sa course, l'auteur s'avance vers la mer qui vient rageusement vers lui comme un lion dévorant, *circuit quærens quem devoret*, et pour échapper à sa fureur croit sage de se réfugier dans un barachois. Là il y rencontre des hommes, de rudes pêcheurs, des frères, dont il ne tarde pas à se faire des amis. Il les regarde, les interroge, les écoute, et pour avoir partagé leur vie, il est en mesure de nous révéler l'âme énergique de ces gens acculés à un dur destin que soutient une foi inébranlable en Dieu et en la vie.

Tout naturellement, il adresse un salut cordial et fraternel à ses hôtes acadiens où apparaît un beau plaidoyer pour le culte des traditions et de la nature. Puis il nous décrit superbement le *Huard*, il vocalise les chants et les dires entendus « et pareil à cette onde d'images où lui-même il ondoie, sa voix ondule, variant ses rythmes, multipliant ses reprises, cherchant entre elle et la chose, le cher poème beau comme le jour, la jeune mélodie profonde et d'accord » (p. 20).

C'est en plongeant comme le huard dans le barachois d'Acadie, que Mgr Savard, d'une plume poétique et riche d'observation en des phrases bien équilibrées et pleines de sens et de bon sens — ce qui est rare chez les poètes d'aujourd'hui, — nous livre le folklore qu'il vient de découvrir. Pour goûter toute la saveur de ce livre, il faut lire la page consacrée à Peter Mallet. « Le vieux Peter Mallet, cancéreux, pêcheur au nigog, chasseur, conteur, chanteur parmi les dunes, de chansons grivoises et de chansons d'Eglise, sera sauvé, bien sûr, pour ses sept misères noires, pour ses trente-six chantiers et ses vingt draves ; et je le vois bientôt parmi les pêcheurs qu'aime le Christ, son nigog à la main et brandissant en triomphe, la bête éternellement vaincue de ses misères et de ses douleurs ».

Cette description choisie au hasard parmi tant de pages ardentes nous donne une idée de la poésie rustique et dure que nous livre avec générosité et facilité, l'auteur de *Menaud, maître-draveur. Le barachois* est un livre canadien par son climat, son inspiration, son style, son auteur qui manie avec art une plume très personnelle. Qui lui refusera une place parmi nos meilleurs écrivains ?

A. Lamarche, O. P.

Brutus

Depuis que le théâtre est théâtre se pose à lui le problème du langage. Le théâtre est parole, mais il meurt là où il n'est que parole. Car il lui faut aussi une situation, un prétexte si l'on veut. Le « vraisemblable », le « nécessaire » dont parlaient les classiques, ce n'était pas autre chose que l'exigence de la situation. Les conditions faites au dramaturge n'en sont que plus complexes, ambiguës, devant à la fois s'ancrer dans le réel et transposer ce réel dans une langue qui devra, elle, dépasser les limites de la réalité quotidienne.

Parlant du théâtre contemporain, Thierry Maulnier écrit : « Dans l'état de lamentable décadence où les grands écrivains de notre siècle ont trouvé l'art dramatique, ces écrivains ont cru, et ils ont eu raison de croire, qu'il fallait trouver une voie royale perdue ». Cette voie royale, on l'a devinée, est celle du langage dramatique, celui qui, par une transposition lumineuse des pauvres éléments de la condition humaine, atteint une signification plus puissante. Cette vérité, Paul Toupin l'a concrétisée singulièrement dans son *Brutus* que montait récemment la Comédie Canadienne.

Puissance et équilibre du dialogue, magie et charme du verbe, tels sont, à notre avis, les premiers mérites de cette tragédie. Que le ton soit franchement dramatique ou, quelquefois, subtilement léger, on y sent la maturation d'un écrivain qui maîtrise parfaitement son instrument et sait lui donner l'élément, la souplesse, la diversité qui font les œuvres qui durent.

Ce mérite d'ailleurs, n'en cache pas moins un piège assez dangereux. Car si le langage ne demeure que l'expression personnelle de l'auteur avant d'être réplique de tel personnage, s'il devient système, on risque de n'assister qu'à une froide poésie que plus rien ne justifie. La scène est faite avant tout pour des êtres de chair et non pour des paroles ; la scène est là pour les vivants. Et d'autre part, sous peine de banalité, cette vie doit être transfigurée par la parole. Paradoxe. Paradoxe que

Paul Toupin résout d'ailleurs magistralement car il a su créer des personnages autonomes, véridiques, foncièrement charnels. Le feu intérieur de l'auteur s'est heureusement mêlé à celui des êtres qu'il a fait revivre pour nous. Brutus, César, Casca sont là, créatures palpables et complexes, séduisantes et tourmentées. L'assassinat politique et ses circonstances humaines ont été recréés autour de ce thème éternel de l'amitié, et la tragédie qui se déroule sous nos yeux remplit sa fonction qui est d'émouvoir et de captiver. On oublie l'histoire pour s'intéresser aux hommes qui s'agitent devant nous. Non pas en raison du thème choisi, mais en fonction de la vérité humaine qu'elle représente. Le ressort de la tragédie eût pu être tout autre que l'amitié ; l'essentiel reste qu'il nous ait fait croire aux personnages.

Le déclic est possible grâce au talent de Paul Toupin, certes. Cependant, il ne faudrait pas minimiser la part du metteur en scène. Pierre Dagenais a en effet donné à *Brutus* tous les éléments d'une grande représentation dramatique. Plastique visuelle, vérité psychologique des mouvements, *climax* bien mesuré, tout y est pour conférer au spectacle une qualité de grande classe.

Le spectateur se prend à regretter intérieurement un épilogue dont il comprend mal la raison d'être, venant à la suite de cette scène magistrale qu'est la mort de César au Capitole. De là naît spontanément la question : pourquoi cette construction qui utilise le retour en arrière ? Pour justifier le titre peut-être ? Shakespeare a bien écrit un *Julius Caesar* dont le héros est Brutus. Pourquoi ne pourrait-on pas écrire un Brutus dont le héros serait César ?

Cette réserve étant donnée, si on ajoute aux mérites de *Brutus* ceux d'une distribution bien équilibrée (sauf peut-être le rôle de Porcia), où brille surtout un Gilles Pelletier étincelant dans le rôle de César, et des décors d'une beauté vraiment remarquable, il ne reste à conclure que la reprise de cette tragédie a été un des beaux moments de la présente saison théâtrale.

* * *

Procès à Jésus

Après avoir connu le dramaturge italien Diego Fabbri dans une comédie légère, voici que nous le retrouvons sur une autre scène montréalaise mais dans une pièce au style et au ton très différents. En effet, la célèbre troupe du Théâtre Hébertot vient de jouer à travers la province

Procès à Jésus, pièce qui connaît actuellement des succès répétés dans de nombreux pays européens et américains.

Procès à Jésus est indiscutablement une pièce qui sort de l'ordinaire. De par sa formule même d'abord, qui oblige le spectateur à entrer plus concrètement que d'habitude dans le jeu. En effet, des comédiens dispersés dans l'assistance et jouant le rôle de spectateurs actifs, donnent à la représentation un caractère d'inédit, d'authenticité qui dérange de la confortable situation de spectateur.

C'est que le sujet, de son côté, sort lui aussi de l'ordinaire, qu'il est assez puissant pour déranger effectivement le spectateur et que l'on sait gré à l'auteur d'avoir inséré au sein de sa pièce, des réactions de spectateur que l'assistance pourrait généralement signer dans la plupart des cas (quant au fond, cela va sans dire, car le débit de ces spectateurs-acteurs n'est certes pas naturel au grand public d'ici). Le sujet sort de l'ordinaire non pas matériellement, puisqu'il s'agit des événements de la Passion, mais grâce à l'éclairage que lui donne l'auteur. Cette revision du procès de Jésus, reprise par des Juifs pour y chercher l'explication de leur condition de persécuté est en elle-même une sorte d'examen de conscience imposé au chrétien médiocre que nous sommes tous. Si les Juifs se croient coupables, c'est à la condition d'avoir mis à mort le Sauveur des hommes. Mais si c'est le Sauveur qu'ils ont tué, comment se fait-il que les hommes ne semblent pas sauvés, que le monde ne soit pas changé ? Le procès que l'équipe juive jouait habituellement dans des cadres juridiques (Jésus de Nazareth était-il coupable devant la loi hébraïque ?) en reprend un tout autre sens. La question n'est plus de savoir si Jésus a été légalement mis à mort mais bien de vérifier si sa mort et sa résurrection ont pu changer le monde. Comme le dit Fabbri lui-même, expliquant comment il en est venu à écrire *Procès à Jésus* : « *La sensation que les hommes d'aujourd'hui ressentent le besoin, et ensemble la peur, de faire ce procès à ce qu'il y a encore de chrétien en eux-mêmes, de faire en somme leur propre procès, m'avait passionnément animé à l'idée de ce procès posthume à Jésus de Nazareth* ».

On pourrait certes commenter longuement et profondément cette pièce qui fait revivre d'une façon particulièrement poignante les éléments les plus actuels de l'Incarnation et de la Rédemption. Nous n'en retiendrons qu'une idée qui nous paraît plus féconde que les autres. Car c'est une parole d'espoir. L'espoir que nous n'en sommes qu'au début de la chrétienté, qu'il reste tout à faire et que, au-delà des catastrophes, le monde nous remet devant les yeux les éléments d'une solution non pas nouvelle, mais renouvelée.

Fabbri considère Pilate, Caïphe, Madeleine, Judas, Pierre, Jean comme « *les premiers personnages modernes, nés, complètement nouveaux du déséquilibre et du remous de leurs humanités limitées et contraintes soudain de plonger dans le message du Christ, de le toucher, de le vivre et de le souffrir* ». Souffrance, déséquilibre, engagement qui sont justement les exigences du chrétien, celles-là mêmes qui lui permettront de se transformer, quel que soit le nom qu'il donne à ses désirs de sincérité.

Micheline DUMONT

De la géographie à la spiritualité

La Province de Québec, le Canada français reçoit de la science et de la plume de M. Raoul Blanchard un livre qui fera plus longuement parler de lui [1]. Mais voici tout de suite une indication. A considérer par exemple les huit pages qui traitent explicitement des campagnes, une voie se précise vers des notions spirituelles qui tiendront compte du milieu. Union du corps et de l'âme.

En Europe on cultive à champ ouvert (*openfield*). Ici chacun clôture sa pièce qui s'allonge perpendiculairement au chemin. Chacun retranché chez soi.

On a substitué le bois, plus chaud, à la construction en dur. Et pour éviter les incendies, destructeurs de tout, on sépare les bâtiments les uns des autres. Cela ne s'est fait à l'imitation servile d'aucun autre peuple. Le choix, la détermination ont été pris sur place au Canada.

Transposons. Il doit être difficile d'intéresser ces gens au bien commun. Un peuple à personnalité fortement individuelle, formant des îlots. Chacun aime encore à se décider sur place et à montrer qu'il pouvait le faire. C'est par soi, à l'intérieur de chacune des libertés, que les choix seront posés et déterminés.

La géographie indique encore que le village s'est développé tardivement. La campagne se sauvait quand même de l'isolement par la disposition sur des rangs le long des domaines, des lots, des concessions. Mais quand au début du XIXe siècle les villages se sont développés ce fut l'église qui en fut le centre. En effet les premiers négociants cherchent le voisinage de l'église. Aussi les rentiers et les journaliers. En maints endroits on se déchire sur l'emplacement de l'église.

---

1. Raoul Blanchard, *Le Canada Français* (Province de Québec). Librairie Arthème Fayard, Paris et Montréal, 1960. Collection « Les temps et les destins ». 14/21 cm. 318 pages.

Comme ces données sont importantes. On peut toujours influencer ce peuple à partir de cette considération que Dieu est le centre de leur vie. Et c'est à partir de ce centre que des grandes lignes peuvent désormais être vues, admises, contemplées. Au lieu de trop attaquer ces âmes sur le flanc moral, vulnérable ici comme ailleurs, on fera bien de leur présenter la théodicée en philosophie, le traité de la Trinité en théologie, première armature et centre véritable de leurs aspirations les plus profondes. A partir de ces aspirations respectées et comblées, ces mêmes âmes seront capables de s'imposer la tâche d'organiser toute leur vie.

Arcade-M. Monette, O. P.

Union culturelle française

Le dernier numéro de cette revue dont le secrétaire au Canada est M. Jean-Marc Léger, organe du mouvement du même nom, créé en 1954, en vue d'assurer progressivement le regroupement de tous les « parlant français », nous apporte un solide message de Jacques de Lacretelle où il exalte toute la richesse de la culture française.

Henri Perrochon (Suisse), redonne vie et actualité à cet écrivain original que fut Benjamin Constant.

Jean Pellerin fait entendre la voix du Canada français sur les ondes de Radio-Canada.

Maurice Lambilliotte (Belgique) nous dit comment nous participons à la culture française.

Roger Pinon, folkloriste, nous décrit le rôle des dialectes dans la culture française et insiste sur la contribution de la Wallonie.

Armand Lunel retrace les dialectes romans dans la culture française et souligne l'influence des troubadours et de Mistral.

Puis la revue se ferme sur les échos français aux quatre coins du monde.

Excellent exemplaire que tous les amis de la culture française sauront apprécier et que je recommande avec instance à tous nos folkloristes.

A. Lamarche, O. P.

Chronique des disques

Les œuvres d'Alexandre Scriabine sont assez peu jouées de nos jours, mais elles suscitèrent en leur temps un véritable engouement, et certaines d'entre elles, spécialement ses œuvres pianistiques, méritent de retenir l'attention du public. Sa *Sonate no 3, en fa dièse mineur*, et ses *16 Préludes* sont interprétés ici par le pianiste Vladimir Horowitz (RCA Victor, LM 2005).

Voici deux enregistrements des *4 Ballades* de Chopin. L'un est dû au pianiste américain Arthur Rubinstein, dont la réputation est depuis longtemps établie (RCA Victor, LM 2370). L'autre est dû au jeune et déjà célèbre pianiste français, Philippe Entremont (Columbia, ML 5442). Il n'est pas sans intérêt de comparer les interprétations respectives de ces deux pianistes, celle du vieux maître chevronné et celle de son jeune émule dont les débuts ont été très prometteurs.

L'Orchestre de Philadelphie, à l'occasion de son soixantième anniversaire, nous offre une très remarquable exécution de la *Symphonie no 5, en mi mineur*, de Tchaïkovsky. Ce merveilleux orchestre, l'un des meilleurs du monde, est sous la direction d'Eugène Ormandy (Columbia, ML 5435).

Voici un autre enregistrement de l'Orchestre de Philadelphie, dirigé par Eugene Ormandy. Il comprend trois œuvres : *Le Coq d'Or*, une Suite de Rimsky-Korsakov, et *La Grande Pâque Russe*, une Ouverture du même auteur, ainsi que l'Ouverture de *Russlan et Ludmilla*, de Glinka (Columbia, ML 5414).

Dans la chronique de mars, je signalais trois nouvelles versions de la *Symphonie no 4, en mi mineur* de Brahms. Eh bien ! en voici une autre. Décidément, nous n'en manquerons pas et nous n'aurons que l'embarras du choix ! Cette dernière — par ailleurs excellente — nous est fournie par l'Orchestre Symphonique Columbia, sous la direction de Bruno Walter (Columbia, ML 5439).

Pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire de son arrivée en Amérique, Robert Casadesus, le fameux pianiste français, a enregistré sur un même disque deux concertos pour piano de Beethoven : le *Concerto no 1, en Do majeur*, et le *Concerto no 4, en Sol majeur*. Ces deux concertos, — assez souvent enregistrés, comme la plupart des chefs-d'œuvre du maître allemand, — reçoivent ici une interprétation des plus intéressantes. Le Concert Gebouw Orchestra était sous la direction de Edward van Beinum (Columbia, ML 5437).

Ein Heldenleben (« La Vie d'un Héros »), de Richard Strauss, serait, paraît-il, une sorte d'autobiographie musicale. Cette œuvre discutable est fort bien jouée par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de Herbert von Karajan (Deutsche Grammophon, DGM 12022).

Parmi les œuvres orchestrales de Serge Prokofiev, sa *Symphonie no 5, en Si bémol majeur, opus 100,* peut sans doute être considérée comme un sommet. Et le présent disque « Everest » n'est pas loin d'être un sommet au point de vue technique. L'Orchestre Symphonique de Londres est sous la direction de Sir Malcolm Sargent (Everest, LPBR 6034).

Enfin, voici un disque que nous regrettons de n'avoir pas reçu assez tôt pour en faire la recension au mois d'avril, en vue de la Semaine sainte, mais que nous tenons quand même à signaler immédiatement. Il s'agit des *Sept Paroles du Christ,* cantate sacrée de Théodore Dubois. Cette œuvre bien connue représente l'un des premiers enregistrements classiques réalisés au Canada. Et elle est magnifiquement interprétée par André Turp, ténor, Louis Quilico, baryton, Claire Duchesneau, soprano, Bernard Lagacé, organiste, et le Chœur de Montréal, sous la direction de son fondateur, Lionel Renaud. Cet enregistrement a été effectué en l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 9 janvier 1960. C'est un disque Apex (ALF 1700), qui est distribué au Canada par la Compagnie Campo, de Lachine.

Dominique Vérieul

L'esprit des livres

AMBROISE, *ptre* — « Trois pouces en coup de vent ». Institut littéraire du Québec. 21 cm. 332 pages.

Débordant, fuyant, insaisissable, un coup de vent vous l'amène, un coup de foudre vous l'enlève. Si on lui donne un coup de pouce, il en prend long comme le bras, si la Providence lui prête longue vie, pas un pouce de notre globe qu'il n'aura foulé. Tel est le Père Ambroise dans ses écrits comme dans sa vie. Tout le monde l'aime comme ça et je crois que Dieu doit également aimer comme ça, ce vagabond du sacerdoce.

« C'est une des belles prières adressées à Dieu que de posséder et aimer sa Création et ses Créatures », écrit-il dans sa préface. La *signorina* de la page 251 en sait quelque chose, même s'il la quitte en coup de vent, après un long baiser en coup de foudre. Bon gamin, il joue du pouce sur la liasse de lires qu'elle vient de lui laisser.

Ce récit d'un premier voyage en Europe, pouce par pouce, sous le vent du grand large, est plus qu'un coup de pouce ! c'est un coup monté, bien monté. On y trouve des coups de barre, des coups de bélier, des coups d'épingle, des coups de fouet et même des coups de fourchette.

D'un coup d'aile, il vole de Paris à Bruges, de Genève à Rome, de Milan à Madrid ; d'un coup d'œil il saisit tout et revient au pays avec sa cargaison de choses vues et entendues qu'il déverse sur le papier. L'imprimé s'en empare et le livre le plus réjouissant de l'année tout en instruisant, continue la carrière de son auteur : vivre de joie et d'amour ; savoir aimer tous ses frères : les hommes de la terre.

Grand cœur, le Père Ambroise enseigne la charité universelle et surtout la pratique à l'échelle mondiale.

A. Lamarche, O.P.

DANIEL-ROPS — « Missa est ». Librairie Arthème Fayard, 914, rue Saint-Denis, Montréal. 18 cm. 118 pages.

Dans ce volume l'admirable texte de Daniel-Rops est illustré de splendides photographies de Son Eminence le Cardinal Léger, réalisées par le grand artiste de réputation internationale, Yousouf Karch.

Comment ne pas reproduire quelques lignes de l'excellente appréciation du Père Emile Legault : « Daniel-Rops nous livre, en trente-trois chapitres traversés de dogme et de poésie méditante, une nourriture substantielle. Je vous mets au défi : allez à la messe, ouvrez le bouquin de Daniel-Rops et dégustez chaque page ; je vous mets au défi de trouver la messe hermétique et vaguement longuette. Les prières liturgiques et les gestes du prêtre deviendront plus « lisibles » et vous vous plongerez, tout naturellement, dans une prière simple et fervente, sous la conduite d'un auteur qui a voulu faire une œuvre de foi, protégée contre tout cabotinage littéraire ; une prière ardente, claire et profonde, remuant des sentiments personnels où chacun peut se reconnaître ».

Et que peut-on demander de plus ? Le texte est là, plein de sève, l'image est là, séduisante. Il n'y a qu'à regarder sérieusement, avec le regard de l'intelligence et du cœur, pour entrer avec la foule du peuple fidèle dans le grand mystère de notre Rédemption.

A. L.

Mme Juliette Morache-Campeau — « Père, que votre volonté soit faite ». Ed. de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal. 20 cm. 128 p.

La Grande Mission qui se tient actuellement dans l'archidiocèse de Montréal a pour thème : *Dieu est notre Père.*

S'inspirant d'une demande du *Pater,* « que votre volonté soit faite », l'auteur veut nous rappeler que Dieu est le Père de tous les hommes, par la Création et par sa Providence ; d'où il résulte que nous sommes ses créatures et ses enfants.

Ce livre essaie de démontrer que l'acceptation de la volonté de Dieu est le moyen le plus parfait et le plus facile pour obtenir le plus grand bonheur sur terre. Ce qui nous vaut une série de méditations riches d'expériences vécues, de citations bien choisies et d'exemples concrets.

Malgré l'austérité du thème, ces pages sont d'un abord facile, en langage simple, sans apparat scientifique. L'auteur veut faire œuvre d'apostolat et apporter à d'autres âmes le fruit de ses méditations et de ses lectures.

Robert Rumilly — « Histoire de la Province de Québec ». Vol. XXXII, *La dépression.* Fides, Montréal, 1960. 19 cm. 262 pages.

Avec un tas d'anecdotes politiques et religieuses M. Rumilly a réussi à reconstituer le climat déprimant de la grande crise économique de 1930. Bennett à Ottawa, Taschereau à Québec, portent le poids du chômage national sur leurs épaules. Les luttes politiques deviennent tragiques.

Dans l'ordonnance des idées, ce volume marque un recul sur les précédents. La composition est pauvre, le style négligé. Un livre bâclé, quoi !

L'affaire Lacasse, l'affaire Dupont, l'affaire Roberts, et combien d'autres affaires que l'auteur signale comme des faits connus, resteront des énigmes pour la jeune génération.

Dans cet exposé des effets de la dépression économique dans tous les domaines, M. Rumilly remarque une effervescence intellectuelle de caractère nationaliste à côté de sociétés savantes qui apparaissent : l'Institut d'études médiévales d'Ottawa, l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin, au moment même où la construction de l'Université de Montréal reste en panne.

Le volume se ferme sur la nomination d'un nouvel archevêque à Québec : Mgr Rodrigue Villeneuve.

A. L.

Mgr Olivier Maurault, P. S. S. — « Confidences ». Fides, Montréal, 1960. 22 cm. 166 pages.

Dans ces *confidences*, sans prétention, sans orgueil, sans vanité, Mgr Maurault nous livre en toute simplicité et objectivité les grandes lignes de sa biographie et de son milieu géographique et social. A Sorel où il est né, il se reconnaît sans peine ; mais à Montréal où il a grandi et vécu toute sa vie, tout s'est transformé. Que reste-t-il des lieux, des maisons, des gens qu'il a connus ? Comme nous, ils ont changé... ou disparu.

Etudiant, séminariste, professeur, curé, conférencier, avant de devenir pendant plus de vingt ans recteur de l'Université de Montréal, l'auteur a fréquenté presque toute l'élite montréalaise : écrivains, poètes, artistes, a aussi connu bien des personnages de marque en visite au Canada dont il ne tarda pas à s'en faire de bons amis qu'il retrouvera plus tard comme recteur en voyage ou en conférence.

La page qu'il consacre aux victimes de la catastrophe aérienne sur le mont Obiou est émouvante dans sa simplicité.

Confidences nous livre de beaux aperçus sur la vie intellectuelle et sociale des 50 dernières années. C'est un document qui pourra éclairer la route de nos historiens en arts et en lettres.

A. L.

Germaine Desjardins-Versailles — « L'Ombre de Dieu ». Les Editions de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal-26.

Sous ce titre, l'auteur a groupé une cinquantaine de poèmes qui ont trait à la figure de saint Joseph.

Et le Père Legault d'écrire dans sa préface : « Je ne dis pas que l'auteur a tordu le cou à la littérature ; elle l'a dépassée, s'appliquant à transcrire de l'ineffable. Les mots, sous sa plume, s'efforcent à une dimension inédite : une sorte de complicité s'établit entre le mystère et notre méditation ».

Des perles précieuses que les amants de saint Joseph sauront évaluer et diront au moins merci à l'auteur.

A. L.

Léon Roy — De la tenue des registres de l'état civil dans la Province de Québec ». 23 cm. 160 pages. En vente chez l'auteur : 62, rue Déziel, Lévis, P. Q.

Notre archiviste et député-notaire à la Cour Supérieure de Québec, M. Léon Roy, a bien voulu nous offrir un livre essentiellement pratique sur la tenue de nos registres paroissiaux.

Après une brève introduction sur l'importance de l'état civil, l'auteur nous donne la manière de tenir un registre, le choix de l'encre et des crayons, les abréviations, etc., et nous montre comment rédiger un acte de

naissance, de mariage, de sépulture. Il répond d'avance à toutes les questions qu'un honnête citoyen se pose.

Livre devenu nécessaire à tous ceux qui tiennent les registres dans nos paroisses, utile à tous les citoyens qui ont la fierté de leur état civil.

A. L.

Germain Lesage, O. M. I. — « La nature du Droit canonique ». Ed. de l'Université d'Ottawa, 1960. 24.5 cm. 224 pages.

Dans son introduction l'auteur passe en revue les différentes conceptions du Droit dans diverses Eglises, rappelle le peu de sympathie que des catholiques, même des théologiens ont pour les juristes, et convient que la différence des méthodes juridique et théologique ne favorise pas une rencontre cordiale.

Son intention est de rechercher sous les lumières de la théologie quelle est la position à la fois externe et interne du droit canonique, quelle place occupe-t-il dans l'Eglise ? et en quoi consiste sa propre nature ?

L'ouvrage est conduit selon toutes les exigences de la science historique, ce qui veut dire avec beaucoup de sérieux et de documentation. Des notes imposantes et intéressantes bourrent le bas des pages ; une bibliographie d'une dizaine de pages signale tous ceux qui ont laissé un nom dans l'étude du droit. Bref un livre qui fait honneur à l'Université d'Ottawa et qui rendra de grands services à tous les juristes laïques et ecclésiastiques.

J.-H. Poisson, O. F. M. — « Le Bonheur et ses avenues ». *Considérations sur le sermon des Béatitudes.* Ed. de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal. 23 cm. 192 pages.

Lisons la recension de cet ouvrage parue dans le numéro de décembre 1959, de la revue *Culture.*

Voici un livre riche de doctrine théologique. Mais ce qui le caractérise le plus, c'est peut-être sa psychologie de l'âme et donc son aspect très pratique. Le bonheur, on le veut. Ce qui importe c'est de connaître les *avenues* qui y conduisent, ce que l'auteur veut surtout nous dire.

Après une judicieuse introduction sur le bonheur, un chapitre préliminaire sur les Béatitudes et les Dons du Saint-Esprit, l'auteur en autant de chapitres, nous parle des différentes béatitudes. En conclusion, un chapitre sur la souffrance vient naturellement nous dire ce que peut être le bonheur ici-bas : un bonheur tout relatif. Le bonheur parfait ne peut se trouver qu'au ciel. Avis à ceux qui veulent tenir le monde dans l'illusion du bonheur sur la terre. Enfin une bibliographie relativement complète vient nous indiquer les sources possibles de l'ouvrage et suggérer des lectures abondantes et précieuses. Les notes sont placées à la fin de chaque chapitre. L'auteur s'est inspiré surtout de la sainte Ecriture comme il convenait : c'est toujours la parole de Dieu qui nous donnera la vérité, surtout sur un problème comme le présent.

Paul Wyczynski — « Emile Nelligan. Sources et originalité de son œuvre ». Editions de l'Université d'Ottawa, 1960. 25 cm. 342 pages.

Un Néo-Canadien, professeur de littérature française à l'Université d'Ottawa, directeur du Centre de Recherches en littérature canadienne-française, vient de se pencher avec amour et intelligence sur Emile Nelligan. Deux témoignages de spécialistes nous disent la valeur de cette œuvre.

M. Luc Lacoursière, directeur des Archives de Folklore à l'Université Laval, écrit : « Cette étude donne à Nelligan sa place définitive dans les Lettres françaises. Avec conscience et érudition, M. Wyczynski est allé aux sources réelles et possibles de cette œuvre étonnante. Mais son analyse ne se borne pas à juxtaposer les modèles français du poète canadien. Elle est plus pénétrante. Elle en souligne les transformations et partant elle en mesure l'originalité par l'approfondissement de ses thèmes majeurs et de son secret musical. Nelligan nous apparaît aujourd'hui plus grand, plus douloureux et plus authentique ».

De son côté, le Père Benoît Lacroix, professeur à l'Université de Montréal, écrit : « Un livre savant et courageux : sûrement un des meilleurs jamais parus sur les Lettres canadiennes. Indispensable — avec l'édition Lacoursière — pour l'étude de Nelligan et la connaissance des premiers mouvements littéraires canadiens-français. Dépistage habile des sources, identification révélatrice des procédés de création et d'imitation, exégèse rigoureuse des faits et des thèmes, analyse des textes et des formes, appréciation des rythmes d'où se dégage la vraie originalité de l'auteur : le poète tragique exilé dans le monde de ses rêves revit devant nous... »

Un livre qui honore grandement son auteur et l'Université d'Ottawa.

A. L.

Dom Charles Poulet — « Histoire du Christianisme ». Fascicule XXXVII-XXXVIII. Ed. Beauchesne et ses Fils, Paris.

Dans ce double fascicule rédigé en collaboration sous la direction savante de Dom Charles Poulet, l'époque contemporaine continue de nous apporter des pages du plus haut intérêt dans l'histoire du christianisme. Le simple énoncé des chapitres dira l'importance des sujets traités.

1) L'anticléricalisme au pouvoir.
2) Le Ralliement et l'encyclique de 1892.
3) La préparation du combisme.
4) Le combisme et la fermeture des écoles.
5) La séparation de l'Eglise et de l'Etat.
6) La question sociale : Albert de Mun, Léon XIII, Le Sillon.
7) La vitalité catholique : presse, prédication, science et philosophie.

Au livre X : La renaissance catholique en Angleterre, apparaît :

1) L'Irlande et l'émancipation catholique.
2) Newman et le mouvement d'Oxford.

3) Newman et Manning.
4) L'évolution anglicane : les ordinations anglicanes.

Et ce volume se ferme sur les premières et prometteuses pages de l'Eglise catholique aux Pays-Bas.

Un fascicule digne des précédents et qui projette une bienfaisante lumière sur l'origine des idées qui soulèvent encore le monde d'aujourd'hui.

A. L.

Florent Schnee, *A.A.* : « Docete omnes gentes ». Collection *La prédication nouvelle*. Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 240 pages.

Ce livre reproduit des sermons qui ont été prononcés devant un auditoire européen composé de fonctionnaires, de professeurs, de commerçants. Clarté, exemples vivants, heureuses citations viendront au secours du prédicateur en panne, s'il veut bien y recourir.

Louis Cognet — « Saint Vincent de Paul ». 190 photos de Léonard von Matt. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique, 1960. 24 cm. 244 p.

Les Editions Desclée De Brouwer nous présentent dans une édition luxueuse et séduisante la vie du Père des pauvres. Vincent de Paul mourut à Paris le 27 septembre 1660. Ce livre nous arrive comme l'hommage grandiose du troisième centenaire de sa mort. On aurait su faire mieux et plus !

Un texte limpide et généreux est brillamment illustré par les superbes et artistiques photos du génial von Matt. C'est toute la vie du saint qui passe sous nos yeux dans tous les lieux où il a vécu et exercé son immense charité qui a tracé la voie au grand mouvement des Conférences Saint-Vincent-de-Paul, aujourd'hui répandues dans le monde entier. Un grand film dans un grand livre qu'il faudrait trouver dans tous les foyers et tout particulièrement chez tous les membres des Conférences Saint-Vincent-de-Paul. C'est dans la vie du Père bien comprise que les fils trouveront cet esprit qui doit animer leur charité : aller vers les pauvres pour se sanctifier !

Merci et félicitations à Desclée De Brouwer pour cette œuvre admirable et édifiante et sanctifiante.

A. L.

G. Hunermann — « Saint Vincent de Paul, le Père des pauvres ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1960. 20 cm. 288 pages.

Le monde entier célèbre en cette année 1960 le troisième centenaire de la mort (27 septembre 1960) d'un saint dont le nom continue à rayonner la charité. Cette nouvelle biographie populaire suscitera l'enthousiasme et l'admiration.

C'est toute la vie de saint Vincent de Paul qui défile sous les yeux, encadrée dans l'histoire de la France et de l'Europe à l'époque de la guerre de Trente Ans et de la Fronde, sous le règne de Louis XIII et le début de Louis XIV. Les noms prestigieux de Richelieu, de Condé, de Mazarin pâlissent devant l'éclat surnaturel du *Père des pauvres*, de l'*Ange des galériens*, du *Fondateur des Filles de la Charité* et des *Prêtres de la Mission*.

Pour présenter cette existence si mouvementée, Hunermann a eu recours aux documents historiques et notamment aux lettres de saint Vincent, mais il en a tiré un récit imagé aussi passionnant qu'un film.

Jacques FAUPIN — « La Mission de France ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique. 21 cm. 240 pages.

Vide affreux des églises de campagne sur de vastes régions, solitude des prêtres, raréfaction des vocations, absence de chrétiens dans la classe ouvrière ; pire encore : entre l'Eglise et le monde qui naît, écran d'un mur épais.

« Ce mur, il faut l'abattre à tout prix », a dit le Cardinal Suhard. Son premier soin fut de doter l'épiscopat français de l'outil missionnaire adéquat : aussi les cardinaux et archevêques ouvrirent-ils en 1942 le séminaire de la Mission de France à Lisieux qui, aussitôt, vit affluer les vocations.

C'est le 15 août 1954 que Pie XII confirma solennellement par une constitution apostolique la création des évêques français et aujourd'hui 320 prêtres évangélisent plus de 80 secteurs missionnaires en France et même en dehors de France.

Rome a décerné le titre de docteur en droit canonique à l'abbé Faupin, pour son étude sur la Mission de France. Tous ceux que préoccupe l'avenir missionnaire de l'Eglise, découvriront dans ce livre une institution en quelque sorte prophétique.

Divo BARSOTTI — « Spiritualité de l'*Exode* ». Cahiers de la Pierre-qui-vire. Ed. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 20 cm. 296 pages.

C'est une exégèse spirituelle que nous offre l'abbé Divo Barsotti dans son livre *Spiritualité de l'« Exode »*.

Dans la présentation de son ouvrage, l'auteur dit lui-même : « Je me suis approché de l'antique livre inspiré et me suis seulement efforcé d'écouter la parole de Dieu dans la pure simplicité de la foi, tant le texte sacré conserve aujourd'hui pour moi le merveilleux pouvoir de parler de l'âme. Les pages sur l'*Exode* sont une méditation faite par un chrétien qui, en relisant l'antique histoire d'Israël, la voit à la lumière de la nouvelle Alliance.

L'auteur se considère comme ayant pris la suite de ceux qui, dans la lecture du livre inspiré, ont, au cours des siècles, cherché à nourrir et à éclairer leur piété personnelle et eurent, de ce fait, à l'égard de la Parole de Dieu, un suprême respect et un suprême amour.

L'*Exode* est le livre central de l'Ecriture sainte ; il a, dans l'Ancien Testament, plus d'importance que tout autre texte inspiré. La Genèse n'est que la préparation de ce livre qui contient la description, le récit, le souvenir de la libération du peuple d'Israël du joug égyptien, de la remise des tables de la Loi et de l'ordre de Dieu d'édifier son sanctuaire.

L'auteur : l'abbé Divo Barsotti vit dans un ermitage près de Florence sur les traces de saint François. Ses livres ont un grand retentissement en Italie et dans le monde. L'abbé Barsotti est l'une des personnalités représentatives du renouveau catholique en Italie.

M.-D. Poinsenet — « Par un sentier à pic. Saint Jean de la Croix ». Librairie A. Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, Paris-XIV. 20 cm. 250 pages.

Saint Jean de la Croix est vraiment de notre époque, et c'est à ce titre qu'il nous attire. Il est certain que peu de saints sont aussi actuels que ce contemporain du Greco. Et pourtant il est aujourd'hui beaucoup moins connu que sainte Thérèse d'Avila. Or, ils ont tous deux travaillé à la réforme du Carmel et il a certainement voyagé sur les routes d'Espagne autant que l'infatigable réformatrice.

Ce livre voudrait simplement faire connaître l'histoire d'un saint qui fut, avant tout, très humain et, par là, donner aux lecteurs le désir de le connaître plus intimement par un contact direct et personnel avec ses œuvres.

Pour écrire cette vie de saint Jean de la Croix, Marie-Dominique Poinsenet a fait un véritable pèlerinage en Espagne, et pendant plus de deux mois elle marcha sur les traces du saint à travers la Castille et l'Andalousie, en passant par Salamanque, Avila, Madrid, Tolède, Grenade et Ségovie.

L'auteur de cette biographie possède un don d'expression claire ; sans érudition inutile, elle est d'une grande exactitude, et très complète sans digressions. A la connaissance patiente des sources historiques, elle ajoute celle des lieux où vécut ce saint et on sent tout au long du récit un authentique amour de celui que personne ne pouvait s'empêcher d'aimer.

Pierre Boulle — « Un métier de seigneur ». Au Cercle du Livre de France (et chez Julliard). Montréal, 1960. 256 pages.

Vous croyiez le sujet passionnant des agents secrets épuisé ? Et vous croyiez que Simenon est le dernier maître des suspenses et des intrigues frémissantes ? Alors, vous pouvez ranger sur le même rayon ce livre de Pierre Boulle, qui nous dévoile des aspects neufs de la lutte terrifiante que livraient les forces alliées en Angleterre et en France occupée aux hommes durs de la Gestapo et de l'Abwehr. Dans ces pages vives, le psychiatre Fog et son assistant Austin s'opposent à Gleicher et à Otto, à travers

les corps et les esprits de Cousin-Arvers et de Claire, torturés par des situations pénibles, dont les résonances psychologiques font l'intérêt très particulier de ce livre : nous trouvons aux faits brutaux une dimension consciente et atroce.

Guy Robert

« Trois poésies aux Cahiers de la Tour de Babel ». Editions C. E. L. F., 42, avenue de la Couronne, Bruxelles 5, Belgique, 1960.

Marcel Duquesne nous offre dans un *Masque de Cristal* fragile et tiède des alexandrins, des rimes et des césures, tout au long de vingt-cinq poèmes qui, en effet, nous semblent *longs,* malgré certaines petites jolivetés indéniables et peut-être... sans importance !

Valentin Sauret a plus de souffle : sa *Forêt de Byblos* déploie pas moins de cent vingt sonnets, réservant quelques îlots de fraîcheur, quelques vagues de belles images, qui nous font presque oublier le manque d'âme de cette poésie régulière et trop formelle.

Serais-je donc devenu imperméable à toute poésie classique, codifiée, rimée ? Pourtant, Villon, Baudelaire et Hugo savent encore me charmer... Mais

« *Quand je plonge la main dans le coffre des rimes*
Toujours je crois saisir de l'or ou de l'émail
Et ce n'est que clinquant, que sonnailles de frimes... »

Nous retrouvons quelques pages de *Feuilles des Hommes* (1955) traduites en italien, de Paul Avicenne dans *Ils portent bâton et besace* : une vingtaine de nouveaux poèmes sur des thèmes connus : la fraternité, la déception, l'espoir possible. Mais l'expression est libre, un peu triste, et fort honnête dans l'ensemble :

« *Si nous pouvions mon frère*
Par-dessus les monts
Nous tendre la main... »

Guy Robert

X... — « Mémoires du Sergent Bourgogne ». Collection *Mistral.* 19 cm. 108 pages.

Washington Irving — « Le dragon audacieux ». Collection *Mistral.* 19 cm. 106 pages.

Serge Vaculik — « Le mystère de Trestrignel ». Collection *Le rameau vert.* 19 cm. 170 pages.

César Santelli — « Le secret de l'oiseau de feu ». Collection *Le rameau vert.* 19 cm. 176 pages.

Nos jeunes devront à la générosité des Editions Casterman, ces beaux livres d'histoire et d'aventure que nous leur présentons aujourd'hui. Ils y passeront des heures exaltantes et bienfaisantes.

Ballantyne — « Les chasseurs de gorilles ». Collection *Grand Large*. 25 cm. 142 pages.

G. Delahaye — « Le petit aviateur ». Collection *Farandole*. 26 cm. 20 p.

J. Dethise — « L'oie Eugénie et Snif-Lapin ». Collection *Farandole*, 26 cm. 20 pages.

Hergé — « Les exploits de Quick et Flupke ». 26 cm. 30 pages.

Le premier volume est un récit d'aventures qui enchantera les jeunes. Les trois autres volumes sont des albums abondamment illustrés, selon la coutume, pour les jeunes de 6 à 10 ans. C'est encore à Casterman que nos enfants devront adresser un beau merci. Des heures ensoleillées et émouvantes les attendent s'ils veulent bien parcourir ces volumes.

A. L.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.
ABONNEMENTS. — CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50 ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
AVEC LE ROSAIRE : $1.00 EN PLUS ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisée comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »